

CINÉ MAGAZINE

18 AVRIL 1935

• **PAQUES** •

15^e ANNÉE — N° 16

32 pages

2^{FRS}

dans ce numéro :

200 PHOTOS

une collaboration étincelante

signée :

JACQUES FEYDER

GARY COOPER

SHIRLEY TEMPLE

CLAUDE DAUPHIN

CARLO RIM

LÉON MATHOT

etc... etc...

et un grand

CONCOURS

premier prix

5.000 francs

en espèces

SHIRLEY TEMPLE vous adresse
ses meilleurs vœux de Pâques
et vous donne rendez-vous
pages 10 et 11 de ce numéro.
(Photo Fox)

8496



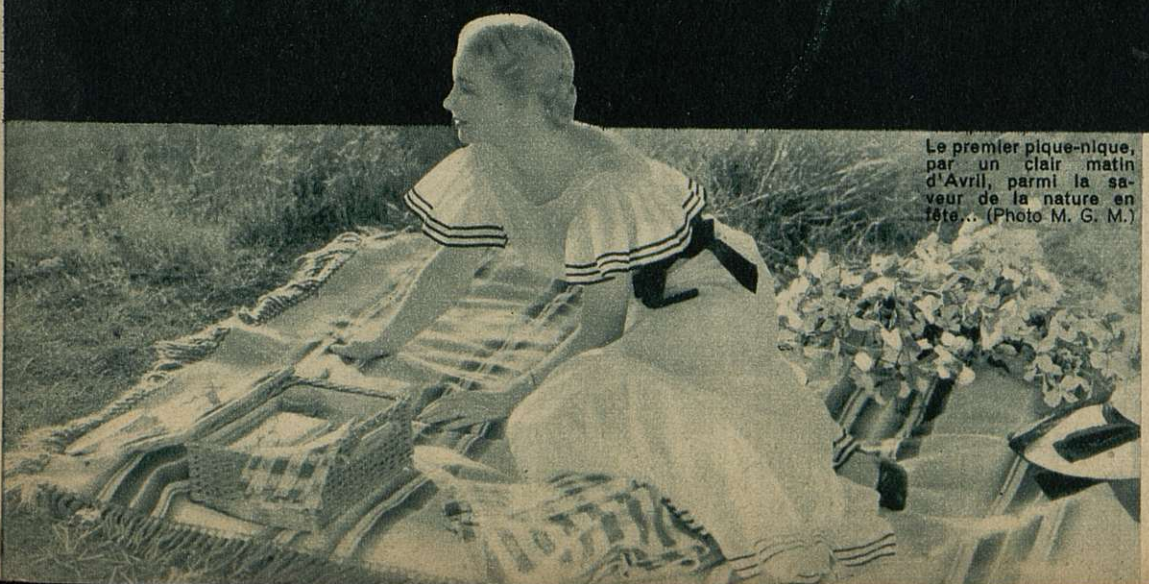
Le verger a pris sa pure couleur d'Avril. Pâques a poudré les branches, ciselé les jeunes feuilles et tendu au-dessus de la terre un impondérable rideau de dentelle couleur lilas... À la grande joie de Norma Shearer, ravie de "tourner" parmi toute cette beauté impalpable et sereine... (Photo M. G. M.)

1935



Symphonie en blanc... Ann Dvorak, fleur parmi les fleurs, sourit à la beauté du renouveau. (Photo Warner.)

Pâques



Le premier pique-nique, par un clair matin d'Avril, parmi la saveur de la nature en fête... (Photo M. G. M.)

PRIATEMPS... Les génies ailés du renouveau ont poudré les branches, ciselé les primes feuilles, et tendu au-dessus d'un grand lac un impondérable rideau de dentelle couleur lilas. Les petits jardins qui se mirent dans l'eau ont pris leur parure d'Avril. Il neige sur les arbres du verger, et chaque fleur rose de chaque pécher semble courir après sa devancière avec une hâte indicible.

Dans les bois, aux bords des rivières, sous les toits, et par les avenues de la cité, "il y a promesse de bonheur."

C'est la beauté du renouveau qui délie toutes les contraintes, qui modifie le cours des pensées, et change tout en or.

"Printemps!" "Renouveau!"... Cette beauté impalpable et certaine, cette beauté du devenir et de l'actuel, cette subtile transformation de la saison, de la nature et des êtres, mais nous la sentons tous, obscurément, en nous. Elle vivifie les corps, elle rayonne de la chair plus laiteuse et plus ferme, elle allume les premiers incendies à la lisière des forêts au jeune feuillage, enfin elle empreint toutes choses de joie.

"Printemps de cette année", donne tous tes parfums sans compter, fais fleurir toutes les fleurs des prés. L'homme goûtera au moins, pendant ton invisible travail, toute la saveur de la nature en fête. "La féerie commence!"

HISTOIRES DE MA VIE,

1. une enfance enivrante

J'ai toujours aimé le silence, la solitude, les méditations en face de l'immensité, les chevauchées sans fin, les entretiens amicaux avec mon cheval favori, les feux de camp chez mes amis les Indiens, les vieilles légendes dont ils sont si riches et dont s'est bercée mon enfance heureuse.

Car j'ai été un enfant heureux, parfaitement heureux, magnifiquement heureux. Je n'en avais pas conscience et je pense que c'est bien là un indice de bonheur parfait. J'ignorais, bien sûr, qu'il put y avoir une autre existence que la mienne. Pour moi, tous les enfants du monde pouvaient, à dix ans, laisser leur cheval pousser d'un poitrail impatient la barrière de la maison, et partir à l'aventure, des heures entières, jusqu'à ce que le soleil, à la limite de sa course, indiquât qu'il fallait rentrer. J'ignorais que d'autres enfants ne trouvaient pas en rentrant l'accueil inquiet et tendre d'une mère parfaite, les regards bienveillants d'un père juste et bon.

Jours magiques de mon enfance. Plus tard, aux heures de désespérance, ma pensée est bien souvent retournée vers eux. Assagi par l'expérience, mûri par la souffrance, j'ai vu à nouveau le ranch solitaire comme le seul refuge acceptable au monde, sa cour paisible, sa galerie ensoleillée, les chevaux piaffant à proximité, comme le seul repos possible pour l'âme et pour le cœur.

Des années de vie vagabonde, de contact quotidien avec la nature vraie, la nature sans limites, sous ses aspects les plus divers : la forêt et les fûts magnifiques de ses arbres, qui montent d'un seul jet jusque dans le ciel ; les plaines herbeuses, les ravins, les escarpements des Montagnes Rocheuses ; l'eau froide et bleue des lacs d'une invraisemblable transparence, l'eau tumultueuse des torrents, l'eau bouillonnante des rapides, les chutes au bruit infernal dont la beauté dépasse la puissance ; le soleil qui joue dans cette substance impalpable, la transforme en poudre de diamant, ou bien s'attarde au long d'une chute qui descend doucement, comme une écharpe de voile irisée, ou encore comme la chevelure argentée de Fleur de Lune, la déesse invisible et puissante dont parlent nombre de légendes indiennes.

Certain jour, je m'étais senti parfaitement heureux. Je n'avais pas souffert, comme d'autres fois, de la contrainte répétée qui me ramenait chaque soir vers le ranch paternel. J'avais fait de mon retour une course enivrante, et je descendais de mon cheval la poitrine élargie, le regard plus brillant et plus clair. La nouvelle qui m'attendait éteignit en moi et autour de moi cette chaude lumière sans laquelle je ne pouvais vivre : Ma mère était malade.

Mon bonheur familial, ma vie de tous les jours ne fut plus rien pour moi. Je ne savais plus quitter la maison pour d'interminables chevauchées, les hennissements de mon cheval impatient me rappelant à l'ordre, m'incitant à retourner vers la forêt ne me faisaient pas même tressaillir. La pensée de mes amis les Indiens, assis en rond, sur leurs jambes gainées de cuir, ne me portait plus, irrésistiblement comme autrefois sur le sentier qui conduisait à eux. Une seule pensée, une seule inquiétude. Ma mère était malade.

Chaque angoisse a une fin, celle-ci se termina un beau jour. La convalescence de ma mère fut longue. Dès que ses forces revinrent en elle, elle manifesta le désir de rejoindre l'Angleterre, son pays natal. Le coup fut rude pour moi. Quitter le Montana pour un pays inconnu, noyé de brume et d'ombre, abandonner les Montagnes Rocheuses, ses rivières et ses lacs, ne plus être vêtu de lainage rude et de cuir souple dont le contact et l'odeur sont déjà une joie par ce qu'ils donnent d'avant-goût de chevauchée et d'aventure, je ne pouvais le croire. A cette pensée, le ciel n'était plus clair, le soleil n'était plus chaud, l'eau n'était plus pure et glacée, je ne lisais plus la tendresse dans les yeux de ma mère, ni la bonté dans ceux de mon père. Partout l'horizon était voilé, c'était l'obscurcissement total d'un bonheur radieux.

L'emprisonnement au collège fut pour moi une dure expérience. Je ne portais plus les vêtements souples et lâches que j'aimais, mais un uniforme de drap fin comme l'exigeaient les règlements du collège. Au lieu du grand chapeau de feutre que les galopades à cheval faisaient glisser sur mes épaules, je portais une ridicule petite casquette faite de plusieurs morceaux pareils à des quartiers d'oranges. Mes cheveux habitués au vent brûlant ou glacé du Montana, ne sentaient plus le cuir et l'herbe sèche. Un affreux cosmétique tentait, sans y parvenir, de les discipliner. J'étouffais. J'étais malheureux.

Si je n'ai pas particulièrement brillé pendant ces années scolaires, je n'ai pas été non plus un mauvais écolier. J'avais horreur de tout ce qui faisait ma nouvelle vie, du collège plus que de toutes choses. Mes compagnons d'étude étaient de jeunes snobs. Ils avaient pris l'habitude de me considérer comme un sauvage. Mon père, Charles Cooper, était juge, mais son titre ne me conférait à leurs yeux aucun prestige social.

Leurs propres pères avaient souvent des charges plus honorifiques, dans la finance, au barreau, dans le monde politique ou diplomatique. J'étais pour eux le gars du Montana, élevé dans un ranch, avec les cow-boys et les chevaux.

Je bénéficiais cependant de quelques supériorités dont j'aurais pu me faire valoir à leurs yeux. Même cela, je le dédaignais. Je jugeais mes camarades incapables de comprendre mes longs colloques amicaux avec les Indiens des Montagnes Rocheuses. Leurs enseignements, que je considérais comme une initiation, me paraissaient un inviolable secret que j'aurais rougi de livrer à leur curiosité. Je savais ma supériorité physique, mon adresse et ma force. Auprès de mes galopades effrénées qui m'étaient si familières, leurs promenades dans le parc, sur des poneys élevés à l'écurie, me semblaient parfaitement ridicules et inutiles. Ils étaient fiers de leurs équipes sportives, pour lesquelles j'avais peine à cacher mon peu de goût. Les crosses, les raquettes, les rames, avaient pour eux plus d'importance que leurs livres. Je souffrais en silence. Je ne pensais qu'à une chose au monde : retourner au Montana.

Ce jour bienheureux arriva enfin. Ce fut la guerre qui incita mes parents à retourner dans notre ranch, que trop d'années ils avaient loué à des étrangers. Une maison à l'abandon, des parcs à chevaux impraticables, des ranchmen grossiers et buveurs, plus intéressés par d'inavouables trafics de bétail que par leur travail ; voilà ce que nous trouvâmes.

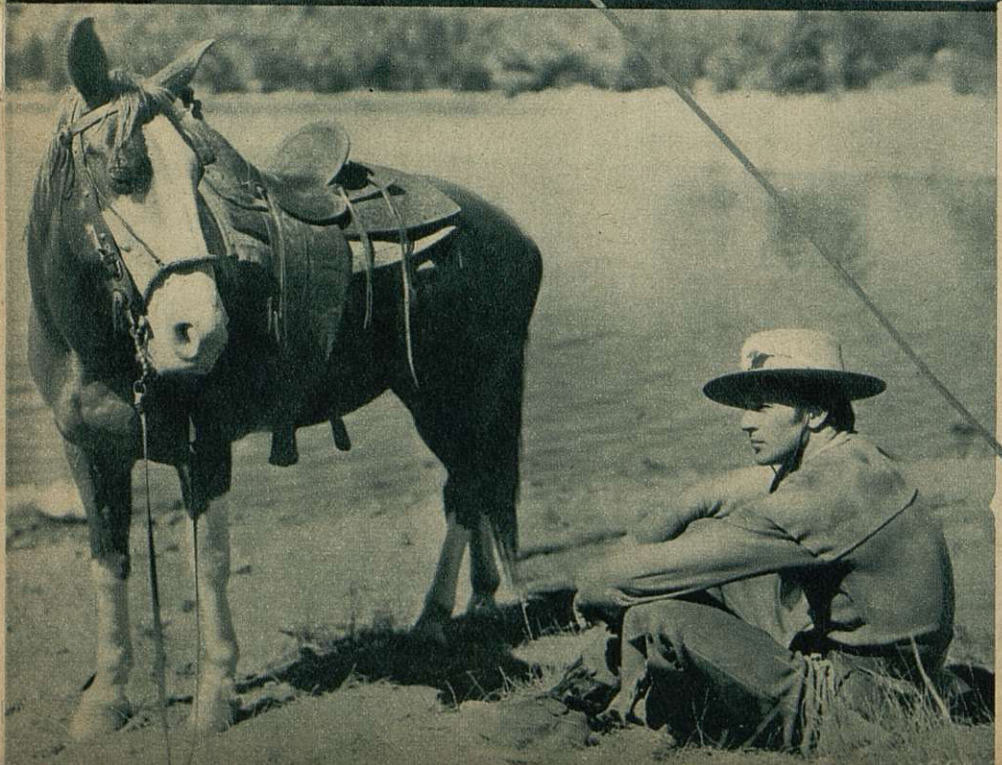
Il fallut tout recommencer. Mais j'étais heureux. Rebâtir, ravalier, édifier, remettre en état la chère maison de mon enfance était pour moi un bonheur nouveau. Le temps ne comptait plus. C'était à nouveau le soleil, l'espace, la prairie, la forêt, la poitrine gonflée de joie et de liberté. Je pouvais à ce moment croire qu'un pareil état de choses durerait toute la vie. Mais mon père ne pensait pas ainsi que moi, il voyait la vie sous un jour tout différent, et il lui semblait logique, naturel, inévitable, que je prenne la succession de sa charge. Pour cela il fallait m'inscrire au barreau, suivre à nouveau des cours dans une ennuyeuse école, qui me serait cependant plus sympathique que l'odieux collège d'Angleterre.

Le trajet du ranch à Helena était pour moi un amusement. J'avais tant de fois fait la route à cheval que la refaire chaque matin était une véritable promenade. Mon père, cependant, jugea nécessaire de moderniser nos moyens de locomotion et, dorénavant, nous fîmes le trajet en auto. Un jour, tandis que je conduisais en voiture, à une allure qui n'avait rien de réglementaire, je me retrouvai, sans savoir comment, sur le bord de la route, puis à l'hôpital. C'est ainsi que j'appris que seize chevaux vapeur ne se conduisent pas sur les routes à la façon d'un seul cheval vivant dans la prairie.

Un magnifique portrait inédit de Gary Cooper à la ville (Photo Paramount).



Accompagner vers les grandes villes les cow-boys qui y conduisaient leurs bêtes deux fois par an n'était peut-être pas ce qu'il y avait de meilleur pour moi...



Quelques côtes brisées, un dur corset de plâtre, je sombrais dans les pensées les plus affreuses. Mais je ressuscitais bientôt grâce au ranch et à la vie merveilleuse qu'on y mène. Plus d'études. Il ne pouvait en être question. J'étais faible, très faible, maigre à faire peur. J'allais dans le soleil, vers la forêt, vers la prairie, vers mes amis de toujours. Par eux, je fus guéri. J'avais seize ans.

Accompagner vers les grandes villes les cow-boys qui y conduisaient les bêtes deux fois l'an, n'était peut-être pas ce qu'il y avait de meilleur pour moi ; je n'aimais pas, du reste, outre mesure, ces voyages. Les hommes étaient vulgaires, buvaient toujours jusqu'à rouler sous les tables, me conduisaient dans ces boîtes où les hommes du far-west dépensent en plusieurs nuits leurs économies de six mois.

De retour au ranch paternel je sentais mon visage rayonner comme mon cœur, je souriais à ma mère qui était fière de son Franck, de son cow-boy en herbe, fière de son adresse à monter un cheval, fière de sa sûreté au tir, de son habileté au iasso, fière de sa taille d'homme, de ses yeux d'enfant, de son cœur pur.

Elle passait ses doigts maigres dans mes cheveux en broussaille et avait une façon de me regarder avec un sourire intérieur qui faisait tressaillir mon cœur. J'aurais accompli des prodiges pour lui de ces sourires-là. Mais père n'était pas sans inquiétudes, il songeait plus que jamais au collège, où il aurait voulu me voir depuis longtemps.

J'allais dans le soleil, vers la prairie, vers mes amis de toujours...

(A suivre.)

LEURS POINTS DE VUE...

Petits interviews sur la Crise, par...

Première antichambre, premier filtrage... Deuxième antichambre, deuxième filtrage... Puis, au fond d'un grand bureau blanc, derrière un grand encier noir, le Grand Producteur...

— M'interviewer sur la Crise du film français?... Crise totale, cher monsieur, Crise absolue...

« Diminution des recettes dans les salles, augmentation des taxes, mévente à l'étranger et, par contre, exigences grandissantes des vedettes et des auteurs dramatiques... Comment voulez-vous que les producteurs ordinaires s'en sortent ?... »

« MOI, c'est différent ! A peine annoncées, mes trois dernières productions étaient vendues dans l'Europe entière... Et je suis sur le point de traiter avec l'Amérique à des conditions inégalées jusqu'ici... »

« Croyez-moi, le jour où la France aura une poignée de grands producteurs — j'ai d'ailleurs l'intention d'en former — la Crise sera résolue... »



C'est au bar, pendant l'entr'acte que me reçoit, sans façon, le Directeur d'une des salles de Paris les mieux achalandées...

— Ce n'est plus une Crise, c'est une Catastrophe ! Et en banlieue, et en province !... On baisse le prix des places..., on allonge la durée des spectacles..., et, par contre, le prix des bons programmes augmente et les taxes sont de plus en plus écrasantes...

« Je ne parle pas pour MOI, naturellement... J'ai gardé mon dernier film 17 semaines et, avec celui-ci, je refuse du monde tous les soirs après 9 semaines d'exclusivité !... »

« Mais je sais dénicher les films, MOI... Tout est là... »

« Le jour où nous aurons en France des directeurs de salles qui connaissent leur boulot, la Crise sera vite résolue... Fini le temps des circuits imposés !... A chaque public, il faut un programme approprié !... Voilà l'avenir ! »



Le hall d'un palace, entre deux trains, là où le Grand Auteur Dramatique m'a donné rendez-vous...

— Ah ! cher monsieur, Crise de l'esprit plus encore que Crise matérielle !... »

« On fait improviser par d'obscurs scribouillards des assemblages de saynètes, où la vulgarité le dispute à la bêtise !... »

« Les producteurs n'hésitent pas à faire des ponts d'or aux interprètes, mais ne consentent aucun sacrifice pour s'attacher de vrais auteurs !... »

« Je ne parle pas pour MOI, évidemment... Je viens de vendre trois scénarios à Hollywood ; j'ai deux grands films sur chantier pour Joinville et j'ai dû refuser Berlin, faute de temps !... »

« Croyez-moi, le jour où l'on intéressera le public du cinéma aux auteurs, par une publicité appropriée, la Crise sera bien près d'être résolue... »



C'est chez Antoine que j'ai pu joindre la Grande Vedette. A cause du séchoir électrique, elle me crie son opinion dans l'oreille :

— C'est affreusement triste, cher monsieur ! Cette Crise, j'en ai

le cœur serré !... Pensez-donc, soixante pour cent des professionnels sur le sable, plus vingt pour cent de chômeurs partiels...

« Croyez-moi, si l'on se décidait à former de vraies « stars », on ramènerait le public dans les salles... »

« Mais pour cela, il conviendrait de les soutenir par un véritable lancement publicitaire, et se les attacher à l'année sans lésiner sur quelques centaines de billets de mille... »

« Je ne parle pas pour MOI, naturellement... J'arrive de Londres... éreintée... Je pars pour Berlin demain et je dois être rentrée le 20 à Paris, où m'attend un nouveau film... »

« Croyez-moi, si nous avions des « stars » en France, la Crise serait rapidement résolue !... »



C'est juché sur une table d'architecte, couverte de maquettes, que je rencontre le Grand Réalisateur. Entouré de ses collaborateurs et assistants, il marche de long en large en brandissant un énorme crayon :

— On ne sortira pas de la Crise en voulant imiter les Américains !... Il ne faut pas les combattre sur un terrain où ils sont imbattables... »

« Inutiles les décors gigantesques..., les figurations innombrables... Inutiles les vedettes qui engloutissent la moitié du budget... »

« Je ne parle pas pour MOI, naturellement... Mon standing mondial me met sur un tout autre plan. Mon dernier film a coûté neuf millions, mais il fut amorti en trois mois... Le prochain coûtera quatorze millions, dont cinq pour Greta Garbo... Il est vendu d'avance... »

« Si vous voulez remédier à la crise du film français, tournez donc de bonnes petites histoires intimes..., traitées « en profondeur »... Situées dans de jolis paysages de France, avec d'honnêtes comédiens bien choisis... Dirigés par un jeune metteur en scène consciencieux... Il y en a, croyez-moi ! »

Jacques Feytaud



GERMAINE AUSSEY

que nous reverrons bientôt dans « Parlez-moi d'amour » et dont on n'a pas oublié les créations très personnelles dans les « Filles de la Concierge » et le « Comte Obligado ».

Les Cloches sont revenues !!

de quels souhaits avez-vous salué leur retour...

CLOCHES de Pâques ! Messagères d'espoir et de bonheur, que nous apporterez-vous cette année ? Chacun souhaite que votre joyeux carillonnement annonce le bonheur, la richesse, la paix sur le monde. Puisse votre passage dans le ciel laisser un sillon de félicité.

J'ai demandé à nos artistes s'ils avaient quelques vœux à formuler et ce que les cloches de Pâques devaient leur apporter pour les combler.

Les réponses sont aussi diverses que les personnalités, mais évidemment chacune formule un souhait, le bonheur parfait n'existe donc pas ?... Mais un désir, c'est aussi un espoir, et je ne crois pas qu'il existe un trésor plus précieux au monde que l'espoir, infini, illimité, magnifique...

PAULETTE DUBOST

« Les cloches de Pâques ? D'abord je ne les ai jamais vues, et en principe je ne crois que ce que je vois ! Enfin si vous m'affirmez qu'elles existent, alors dites-m'en ! Je m'apporterai une jolie petite maison de campagne, avec un petit jardin et un beau poulailleur. C'est un présent qui sera lourd à m'apporter, et ainsi les cloches auront une bonne excuse si elles ne combleront pas mon souhait : des cloches portant une maison ! Vous voyez ça ! »

PIERRE BLANCHARD

« Depuis longtemps déjà je rêve d'un joli bateau. Un tel vœu se réaliserait-il cette année ? J'en doute et c'est peut-être encore un sursis que de souhaiter presque l'impossible. »

SUZET MAÏS

« Que les cloches de Pâques m'apportent encore une fois ce que j'ai actuellement, c'est-à-dire un bon rôle dans une bonne pièce, avec de bons camarades. »

MARCELLE CHANTAL

« J'adore les voyages, mais ma carrière m'oblige évidemment à rester à Paris. Il est un moyen qui arrangerait tout : un beau contrat pour un film dont on tournerait les extérieurs dans un lointain et magnifique pays ; en Asie, par exemple, pays que je brûle de connaître. »

JIM GÉRALD

« Je me contenterai du billet gagnant de la Loterie nationale ! Et avec cet argent j'achèterai un petit cabanon dans le Midi. »

GERMAINE AUSSEY

« J'ai tant de vœux à formuler ! Mais avant toute autre chose c'est l'optimisme que je souhaite pour que chacun, dès le jour de Pâques, puisse dès lors retrouver la confiance en l'avenir. Pour moi personnellement je voudrais un beau rôle, humain cette fois, émouvant, en un mot très différent de ceux qu'on me fait généralement jouer ! Une nouvelle et belle voiture ne me déplairait pas non plus, et tourner un film en anglais est un projet que je caresse depuis longtemps. Vous voyez que les cloches de Pâques ont l'embaras du choix pour me faire plaisir ! »

SUZY VERNON

« Que les cloches de Pâques apportent la paix morale sur le monde, que chacun retrouve la confiance dans l'avenir. Puisse cette année voir en France un homme qui se révèle, un homme qui nous guide vers la prospérité et le bonheur. Dans une période aussi tourmentée, on ne peut formuler aucun autre souhait, c'est le plus grand, est-ce le plus réalisable ? »

JEAN SERVAIS

« Ce que je souhaite pour Pâques ? Une rencontre... un personnage auquel on puisse donner quelque chose... »

CHRISTIANE DELYNE

« Un seul souhait : que nous ayons la paix ! Que nous n'ayons pas toujours cette horrible menace suspendue au-dessus de nos têtes. Notre génération est née dans la guerre, ne peut-elle donc pas oublier le fléau affreux de son enfance ? »

JEAN GALLAND

« Ce que je veux pour Pâques ? Mais ce que chacun souhaite secrètement, mais n'ose pas toujours avouer : je veux... de l'argent... de l'argent... de l'argent... »

ROSINE DEREAN

« Un beau voyage autour du monde comblerait tous mes désirs. Que le tintement des cloches se transforme pour moi en sifflement de chemin de fer et en sirène de bateau ! »

MONIQUE ROLLAND

« Petites cloches de Pâques, serez-vous gentilles avec moi ? Je voudrais que vous m'apportiez tout simplement l'amour, le vrai amour... et tout. »

LISSETTE LANVIN

« Oh ! j'ai bien des souhaits à formuler pour Pâques ; mais sans hésiter, en procédant par ordre, le tout premier est certainement : avoir un beau rôle dans un film intelligent. »

FRANÇOISE ROSAY

« Que les esprits soient plus calmes, que l'optimisme soit à nouveau avec nous, il n'y a aucun souhait que je puisse formuler avec plus de ferveur. »

ANDRÉ BERLEY

« Je voudrais que Pâques marque la date d'ouverture du théâtre du Vieux-Colombier sous la direction habile de René Rocher. J'attends beaucoup des spectacles qui seront montés sur cette scène ; ce doit être aussi intéressant pour les spectateurs que pour les interprètes. »

BERVAL

« Que puis-je souhaiter, sinon un beau, un grand, un magnifique rôle ? J'aime tellement mon métier que j'y consacre mes meilleures pensées. Je voudrais tant faire quelque chose de très bien ! »

MADELEINE RENAUD

« Voici Pâques, en effet. Que vais-je souhaiter ? Eh bien ! tout simplement qu'il fasse un temps magnifique pour ces fêtes, qu'il y ait un beau soleil bien chaud, un air très doux, que tout respire le printemps... et que je puisse profiter de ma Normandie ! »

L'enquêteur, MARCEL BLISTEIN.

« 1900 — heureux temps ! — on chantait :

« Manon, voici le soleil !

C'est le printemps, c'est l'éveil,

C'est l'amour, maître des choses !... »

Aujourd'hui, si la romance n'a pas disparu, si l'on a toujours le même goût pour la chanson, le cinéma est le grand maître du romanesque, et le refuge des histoires d'amour...

Ce fut, tout d'abord, le grand succès de *Little Women* ; on s'étonna, on s'émua, on admira ; puis ce fut, aussi, parfumée d'odeurs champêtres, respirant le foin de la grange de Puck et l'air léger des montagnes, ce fut l'idylle de *Lac aux dames*, l'amour d'être jeunes, pleins de santé et d'harmonieuse allégresse.

Ce printemps-ci, pour nous dédommager sans doute de tant de lourds, de sombres soucis, nous a envoyé d'Amérique une gerbe d'heureuses histoires d'amour.

Jours heureux, *Broadway Bill*, *Miss Carrott*, *Little Minister*, demain *Vanessa* témoignent tous de l'apothéose de l'amour, de la jeunesse, et enfin, de cette pureté précieuse qui est l'apanage de la seule adolescence.

Jours heureux, c'est l'histoire simple, tendre et malicieuse du « mauvais garçon » qui grogne contre le sort : forcé de demeurer à la campagne qu'il ignore, il découvre et la nature, et l'amour sous les traits de la jeune fille du fermier ; histoire qui aurait pu être parfaitement quelconque, mais qui, faite de détails vivants et bien choisis, prend une délicieuse fraîcheur d'idylle, sans niaiserie. L'émotion y demeure de bon aloi ; ce gangster

au printemps de l'

Amour.

fatigué des filles fripées par la noce, retrouve pied et prend conscience de la terre, solide, vigoureuse, et généreuse ; il découvre aussi la grâce d'un sourire spontané, la richesse d'un cœur qui ne songe pas au marchandage... Et nous imaginons bien que, revenu de New-York,

l'ex-gentleman-cambrioleur se consacrera de tout cœur à l'élevage des rejetons d'Emma, la lapine blanche, pourvu que lui sourie le charmant visage de Maureen O'Sullivan.

Broadway Bill, qui est, avant tout, une histoire de courses, a aussi son histoire d'amour ; son originalité tient à ce que l'amour y demeure à peine exprimé... Chose surprenante, venant d'Amérique, aux mille caprices, aux divorces rapides, deux ans passeront sur l'amour de Dan et de « Princesse », sans l'affaiblir ; ce qui ne se voyait guère, dans les films jusqu'ici, et ne se voit d'ailleurs pas si couramment dans la vie.

Sur ce thème de la fidélité repose également la conclusion de *Miss Carrott*, film « pour être vu par tous », phrase qui n'en diminue pas à mes yeux la valeur... *Miss Carrott*, c'est l'histoire de l'influence d'une petite fille intelligente et passionnément imaginative, dans un milieu de braves gens, dont la sévérité toute d'apparence ne laissait pas s'épanouir leurs excellents cœurs ; ce que nous aimons, chez *Miss Carrott*, ce sont ces traits d'enfance : ces exaltations, ce bavardage, cette affirmation de ses goûts et de ses haines ; et ce romantisme ingénu...

Histoire d'amour faite de romanesque et de fantaisie, l'idylle de Kathrine Hepburn et de John Beal est sous le signe de la dansante féerie... Bohémienne provocante et tendre, farouche et riieuse, audacieuse créature aux atours bigarrés, puis petite lady grave, et repliée sur elle-même, prête à la lutte, et serrant les dents pour conserver son amour... Idylle de printemps se déroulant parmi les beautés des bois et des prairies, dans la campagne, mais à l'ombre des tyrannies médiocres et mesquines de la petite ville.

Campagne, printemps ; les sites champêtres regagnent, à l'écran, la place qu'ils avaient si tristement abandonnée : verger de *Jours heureux*, prairies de *Broadway Bill*, petit village de *Miss Carrott*, et paysages de *Little Minister*, comme de *Vanessa* que nous verrons demain, c'est parmi vous que se déroulent toutes ces histoires d'amour, peut-être parce que la paix et l'espèce de solitude des champs permettent aux cœurs des hommes de battre plus fort,



Le jeune couple plein de santé et d'harmonieuse allégresse de « Lac aux Dames » et son idylle parfumée d'odeurs champêtres. (R.K.O.)



« Miss Carrott », ou l'histoire d'une petite fille intelligente et passionnément imaginative... (R.K.O.)



Histoire d'amour faite de romanesque et de fantaisie... Celle de Katharine Hepburn et de John Beal dans « Little Minister ». (R.K.O.)

plus harmonieusement, à leurs désirs de s'élancer avec plus d'ardeur vers la possession de leurs rêves : histoires d'amour, de jeunesse, composées cependant avec le souci de la vraisemblance, — et d'ailleurs presque tous vraisemblables — nous vous aimons, surtout, parce que vous nous apportez le merveilleux témoignage de l'existence, toujours puissante, de la jeunesse éternelle...

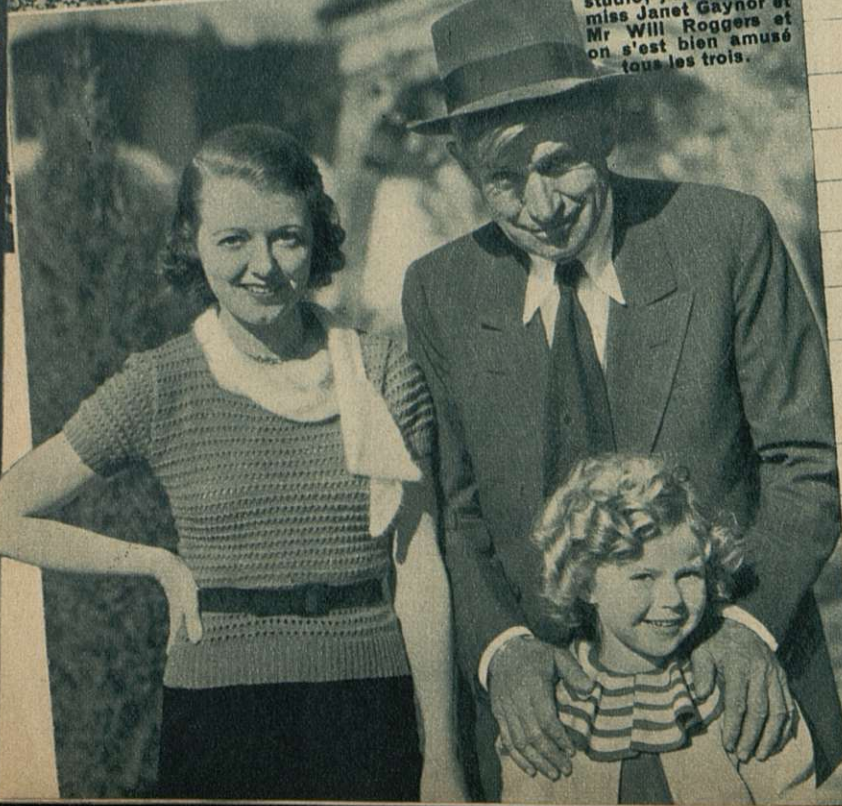
LUC MAURAN.



... « Bijou », notre grande
chienne, a eu sept petits, tout
noirs, tout noirs...



... Dans la cour du studio, j'ai rencontré miss Janet Gaynor et Mr Will Rogers et on s'est bien amusé tous les trois.



CONFIDENCES

For Shirley Temple.

**Lettre de Shirley Temple
à son grand ami James Dunn**

[illegible]

— ... Tu te rappelles, Jimmy, quand nous avons joué ensemble dans « Shirley Aviatrice ? »...



... Cette nuit, j'ai fait un bien joli rêve... Un monsieur que je ne connais pas avait inventé une jolie histoire.

[illegible]

ta Sweatheart :
Shirley.

Pour mon premier anniversaire de studio... on m'a offert un gâteau grand comme ça... avec de la crème et tout... C'était bon!

Maurice Tourneur devant l'« Athos » se souvient qu'il a tourné également « Partir ».

Justin et son père

Une des scènes les plus réussies de « Justin » : l'enterrement.

Le vieux Marseille et ses rues fameuses où pend le linge aux fenêtres.

Quand on tournait sur le vieux port... À l'appareil, de dos, Maurice Tourneur.

Trois des principaux interprètes de Justin. De gauche à droite : Berval, Ghislaine Bru et Larquey.



PAR

Carlo Rim

Carlo Rim vu par lui-même.

Il y a longtemps que je voulais donner le jour, si j'ose dire, à Justin. Je n'attendais qu'une occasion, qu'une rencontre, car pour ce faire, il faut être deux.

Un soir, sous le ciel de crèche bleu et or du Vieux-Port, une belle fille m'est apparue. Elle était plus transparente qu'une aile de libellule, et l'on pouvait voir, à travers elle, les étoiles et les mâts qui se balançaient sur la lune, comme des métronomes. C'était la muse, qui me dit : « Allez, zou, pichoun, perds pas ton temps, viens ! Il y a de l'encre chez moi ! » Je vous jure que ça n'a pas été long. Le lendemain, quand le coq des Accoules s'est mis à chanter dans le matin ardent, j'écrivais le mot *fin* sous mon synopsis, pour parler comme ces messieurs du cinéma.

Au bout d'une semaine — neuf jours exactement — tout était terminé, scénario, découpage et dialogue.

Maurice Tourneur lut la chose, s'emballa, et nous nous mîmes aussitôt au travail, joyeusement.

On va vite en besogne quand on sait ce qu'on veut faire, et le héros qui vous trotte par la tête depuis des mois en sort fin prêt, au premier appel, avec son cœur et ses entrailles, son baluchon d'aventures sous le bras.

Des Justins, je n'en connais pas un, mais cent, tous généreux et pittoresques, qui incarnent à mes yeux ce goût du risque qui fit jadis la fortune de Marseille ; de Marseille, la ville libre qui n'est plus aujourd'hui qu'une belle et paisible cité bourgeoise, à côté d'un port énorme dont la vie grouillante et sans surprises est réglée comme celle d'une usine.

Justin a la tête épique ? Tant mieux. De nos jours, l'épopée se réfugie où elle peut. Justin vend de l'opium ? D'autres vendent bien des décorations, des mitrailleuses, des œufs pourris ou des valeurs imaginaires. Justin serait un négociant comme un autre, si son métier était sans péril. Au centre de cette pègre polyglotte qui infeste le port, il joue héroïquement son rôle de Marseillais loyal, honnête, courageux.

En tentant de réhabiliter un certain type de mauvais garçon que je connais bien, j'ai voulu montrer sous son vrai jour ce qu'on nomme à l'Ambigu le « milieu des bas-fonds », ou le « milieu » tout court, avec ses anges et ses démons... Et, comme tout, ici-bas, est relatif, leurs anges, je le sais, ressemblent, pour beaucoup, à nos démons à nous !

Ceci dit, le grand succès que remporte dans ce film mon ami Berval me ravit. Je ne pensais pas à cet acteur, je l'avoue en écrivant mon scénario. Aujourd'hui, je ne puis imaginer qu'un autre que lui eût pu jouer ce rôle où il atteint, le plus naturellement du monde, à la perfection.

Et, déjà, je songe à donner à Justin une suite... Justin à Paris, peut-être, hein ? Pourquoi pas ?

CARLO RIM.

POUR LES FÊTES DE LA RÉSURRECTION

DEPUIS plusieurs mois, un projet immense avait été conçu, depuis plusieurs mois, dans les milieux cinématographiques, on murmurait des noms, encore des noms, jamais les mêmes, autour de ce fameux projet. Enfin, les murmures devinrent réalités. Julien Duvivier, chargé par la maison productrice d'assurer la mise en scène de cet immense film, partait avec toute sa troupe en Afrique du Nord pour tourner *Golgotha*.

C'était la première fois en France que pareil sujet était abordé. Les fresques bibliques avaient maintes fois inspiré l'écran muet et même l'écran sonore. Cecil B. de Mille, avec ses énormes reconstitutions antiques, leur prêtait une splendeur près du mauvais goût. Ce soin difficile, périlleux, de faire revivre une vaste épopée biblique, était toujours laissé à l'esprit inventif de la jeune Amérique. Aussi étions-nous accoutumés, de longue date, aux centurions romains pareils à des gangsters, aux figurants à barbe insolente que jamais gens de Rome ou de Palestine n'ont portée.

Une œuvre opportune



La côte de Judée, que dore la mer toute proche

Jésus marche au Calvaire, entre deux rangées de Pharisiens haineux et sarcastiques...



Un admirable gros plan, de Robert Le Vigan, incarnant le Christ.

Golgotha

Pour la première fois, en France, des producteurs osaient aborder, en vue de l'écran sonore, un sujet magnifique, un des plus beaux que l'on puisse faire revivre devant les hommes. Celui de la tragédie humano-divine, celui du Christ, toute bonté, douceur et lumière, dénoncé par les siens, bafoué par ses proches, gravissant le terrible chemin du Calvaire.

Folie, a-t-on crié. Folie pure ! Nous allons nous couvrir de ridicule. Nous allons voir une fois de plus une procession de vendredi saint, nous allons offrir à l'étranger et à nos propres spectateurs une série d'images saintes pour premiers communions. C'est

le sujet le plus difficile, le plus osé, le plus coûteux, le moins réalisable.

Parbleu, les producteurs le savaient bien, mais ils voulaient...

Alors, Julien Duvivier se mit à l'ouvrage. Julien Duvivier est jeune, ardent, en pleine possession de son métier, riche d'audace et de talent. Son premier soin fut de choisir des interprètes dont le seul nom fit frémir les foules. Robert Le Vigan, ce fantaisiste amer, accoutumé aux rôles de simples d'esprit, évoquerait le Christ. Pure folie. Jean Gabin, celui qui parle argot et roule des épaules comme personne, serait Ponce-



Pilate. Folie encore. On voyait mal Pilate, plein de noblesse, faire devant l'objectif le geste célèbre, plonger dédaigneusement dans l'eau ses doigts de patricien.

Les premières informations affluèrent, et on apprit des choses étonnantes : sur Ponce-Pilate et sur Hérode, les mœurs de l'époque, les coutumes, les vastes conflits et les passions personnelles. La documentation minutieuse d'un film oblige à bien des recherches. On découvre alors les faits les plus inattendus. Le public aux connaissances et aux jugements erronés voit qu'il ignore l'histoire. Pilate nous apparut, cheveux courts et visage bosselé, dans une toge que Gabin portait fort bien. Claudia, sous les beaux traits d'Edwige Feuillère, arborait de longues tuniques transparentes et des cheveux audacieusement bouclés. Le Vigan, doucement illuminé sous une chevelure d'or, offrait à l'objectif un visage douloureux et des épaules lasses, portant toute la douleur du monde.

Duvivier, inlassable, infatigable, parti sous le chaud soleil d'Afrique avec la troupe indispensable (quelle troupe, quel décor !) conduisait avec une autorité toute dictatoriale l'énorme troupe indigène recrutée sur place. Souvent, le soir, autour du camp ou sous les tentes, il y avait des bagarres et Duvivier, aidé de ses fidèles collaborateurs et amis, devait, sans scrupules, faire la police.

Les disciples, Jean, Judas, Jacques, Pierre, Mathieu, circulaient dans l'immense quadrilatère dressé par Perrier et Aguetant, dans cette vaste enceinte aux tours hautes de quarante mètres, au milieu des Arabes recrutés par le chef de figuration. Jésus, plein d'onction, le visage émacié, presque immatériel, marchait dans une épaisse et sèche poussière qui n'était point celle des routes de Judée. Duvivier travaillait toujours.

Le film est aujourd'hui terminé. Nous pouvons voir maintenant cette fresque grandiose, mise debout par les soins d'une collaboration hors de tous éloges. Le drame de tous les temps, laissé toujours aux mains de « marchands de spectacles », revit aujourd'hui non plus comme un grandiose opéra, mais grâce à une compréhension véritable, un esprit proche de la réalité.

Hors l'esprit même de l'œuvre, nous sommes déjà assurés d'avoir avec *Golgotha* un film de grande classe. La photographie est de Krüger, dont on connaît la virtuosité lorsqu'il faut jouer avec la lumière. L'accompagnement musical est signé par Jacques Ibert. Dans l'ensemble de la distribution, on trouve au milieu de noms moins connus celui de Harry Baur. Harry Baur, pour faire plaisir à Duvivier, à bien voulu prêter ses traits au roi

Hérode, roi de Judée (Harry Baur) s'apprête à juger Jésus envoyé par Pilate (Jean Gabin)



Ponce Pilate (Jean Gabin) et sa femme Claudia (Edwige Feuillère.)



Hérode. Mais il nous faut bien parler de l'esprit même de l'œuvre qui, d'avance, avant même d'avoir vu et de pouvoir juger, a fait crier quelques-uns au sacrilège. L'auteur du scénario, Duvivier lui-même, ont voulu éviter tout conflit possible avec l'esprit strictement religieux. Duvivier s'est appliqué à faire de son sujet, un drame social et politique, un conflit de races et de passions personnelles. Il a voulu montrer Jésus, le Nazaréen, jugé dangereux, parce que s'opposant aux visées personnelles des meneurs de peuples.

Il fallait, avouons-le, un certain courage. Ou bien *Golgotha* devait être, sans faiblesse et sans défaut, l'histoire poignante d'un court apostolat, une page de mystique émouvante qui arrache les larmes les plus profondes et replace dans le cœur la terrible parole de l'Evangile : « Je serai en agonie jusqu'à la fin du monde. » Ou bien il fallait éviter le sens éternel de l'histoire, faire du Christ une figure lointaine, une figure prétexte, servant au déroulement des autres personnages autour de lui.

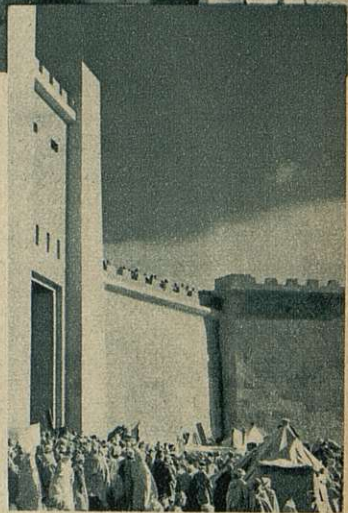
C'est ce qu'a préféré Duvivier. Plus une page d'histoire que de religion — mais peut-on séparer l'une de l'autre ? — plus drame politique que religieux, *Golgotha* sera un spectacle de choix. En ces jours de trêve où les hommes les plus ignorants, les plus durs, les moins accessibles, se réfugient derrière un semblant de mystique, s'accrochent à un lambeau de foi, en cette semaine merveilleuse dont deux mille ans ne suffisent pas à effacer la gloire, où le Christ a connu toutes les trahisons, tous les blasphèmes, toutes les douleurs, toutes les agonies, tous les abandons, en ces jours où, prouvant après son émouvante faiblesse sa puissance divine, il s'est évadé des chaînes humaines pour un séjour plus glorieux, en ces jours où montent vers un ciel limpide et pur les alleluias de gloire, *Golgotha*, avec sa valeur humaine, la plus émouvante sans doute, ses faiblesses, sa grandeur et son courage, permettra à tous les spectateurs de rejoindre au plus profond d'eux-mêmes la seule réalité divine.

ARLETTE JAZARIN.

— 14 —



La Vierge (Juliette Venneuil) et l'apôtre saint Jean (Jean Forest) au pied du Calvaire.



Le Temple et sa foule de marchands.

Le Christ au jardin des Oliviers.

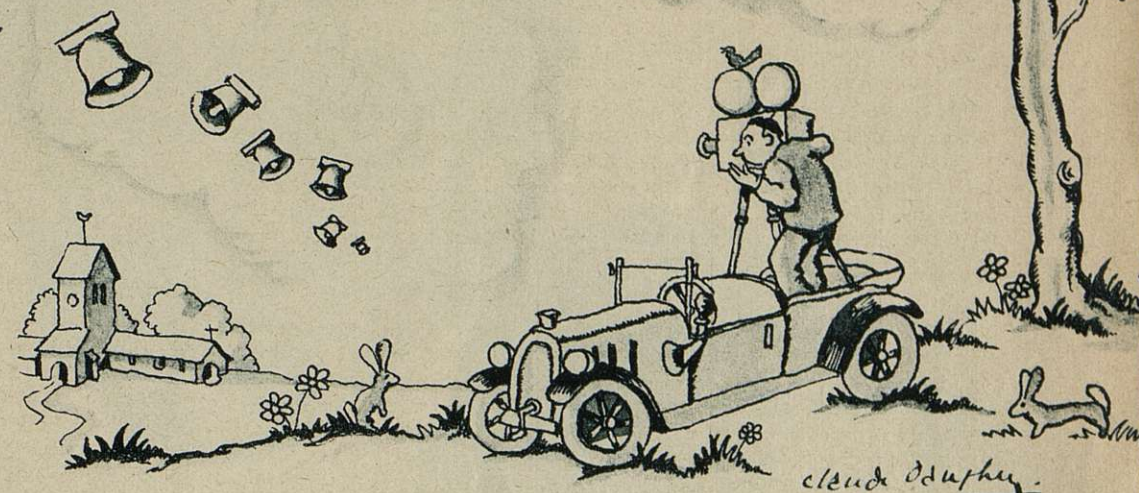


"Un reportage sensationnel"

CONTE DE PAQUES

PAR

Claude Dauphin



Claude Dauphin.

J'ai connu Ernest Jabouzet quand nous tournions, lui comme aide-opérateur, moi comme officier de marine, un film intitulé *Cœur de Polonoise*. On appelait Jabouzet « Mimile » sans raison apparente — ni cachée, d'ailleurs ; et il était alors tout à fait chauve, je dis « alors » parce que maintenant il a une moustache, ce qui n'abuse personne, sauf lui sans doute.

Ces détails pour entrer avec vigueur dans le vif du récit.

Eh bien, après trois ans, j'ai rencontré Jabouzet. Je l'ai même rencontré au coin de la rue Chauchat et du boulevard Haussmann, n'en déplaise aux sceptiques.

Il était triste comme un petit âne des Champs-Élysées et il avait un très vieux bout de cigarette collé au coin de la bouche depuis au moins trois jours. Je m'enquis, avec cette sollicitude qui m'a valu tant d'amis sincères, des motifs d'une telle consternation :

— Mon cher, me répondit-il en zézayant (la typographie de *Ciné-Magazine* ne me permettant pas de reproduire exactement son accent, veuillez imaginer qu'en ses moindres propos Jabouzet zézaye), mon cher je suis définitivement écorné par le cinéma. Tu connais ma valeur, mon expérience, les services que j'ai rendus à l'art muet comme au parlant : jamais je n'en ai recueilli le juste prix. J'acquiesçai d'un hochement de tête coulé au moule de la plus respectueuse compassion.

Fort de cet hommage, Jabouzet poursuivait :

— Tu as connu mes démêlés avec la Pip ?

— Avec la Pip ?

— Oui, enfin avec la P. I. P. Tu sais bien la Production Indépendante de Films...

— Ah ! J'y suis : cette société dont le directeur ne savait pas très bien l'orthographe...

— C'est cela ; tu as été aussi au courant de mon histoire avec Sophie Klix, la vedette africaine, qui m'a fait renvoyer de la Coc...

— De la Coc ?

— Oui, enfin de la C. O. C., tu sais bien, la Compagnie Occidentale Cinématographique...

— Certes...

— Sous prétexte qu'elle n'était pas bien éclairée. Tu as déjà éclairé des nègresses, toi ?

— Éclairé, non...

— Bon, eh bien, je te le donne.

— Qu'est-ce que tu me donnes ?

— Je te le donne, d'éclairer des nègresses. Bref, je n'ai jamais eu de veine dans le métier. Alors j'ai voulu frapper un grand coup : justement je venais d'être engagé au Jup...

— Au Jup ?

— Oui, au Journal Universel Parisien, le service d'actualités. Je me suis dit, grossièrement d'ailleurs : je vais leur foutre un reportage qui les fera baver. Et je suis parti pour Bezons-le-Vicomte.

— Ah ! Ah ! fis-je, simulant avec habileté la compréhension. Mais pourquoi Bezons-le-Vicomte ?

— Parce que je suis au mieux avec le curé.

— Tout s'explique.

— Nous étions à quinze jours de Pâques. J'ai débarqué là-bas avec mon zinc et six magazines de pellicule et j'ai été trouver le curé : « Monsieur le curé, lui ai-je dit, vous allez me rendre un grand service. Vous allez me donner l'autorisation de tourner le départ de vos cloches pour Rome... »

— Comment cela ?

— Ah ! Tu ne savais pas qu'à l'occasion de Pâques, les cloches vont à Rome ?

— Si, mais...

— Eh bien alors ? Je t'en prie, mon cher, ne m'interromps pas sans cesse, c'est étonnant. Le curé fut charmant : « A tout autre je refuserais, répondit-il, mais à vous, mon cher Jabouzet, c'est chose promise, mieux, c'est chose due. »

— On parle bien au presbytère de Bezons-le-Vicomte.

— Je ne te le fais pas dire. Nous prenons date. Je tourne quelques petits enchaînés de pommiers en fleurs, de poules pondant des œufs. Tu saisis l'allusion ?... Et d'enfants de Marie en cortège sur le parvis de l'église ; je réussis un magnifique panoramique du clocher, de bas en haut, bien entendu, et le samedi matin vers six heures, je vais me poster comme convenu sur un coteau voisin avec ma caméra. Dix minutes plus tard, les cloches s'envolent du clocher et j'enregistre ça au téléobjectif avec une précision stupéfiante.

— Tu enregistres le... les... ?

— Eh bien, oui, quoi ? Je rentre à Paris, je fais tirer, développer, tout... je projette à Mme Gourgonian...

— Comment dis-tu ?

— C'est la patronne. L'attendais avec, te le dirai-je, une impatience mêlée de quelque fierté qu'elle me donnât son avis. Parce que, tout de même, tu n'as pas vu souvent des cloches partir pour Rome aux actualités, avoue-le.

— Je l'avoue.

— Bon ; or sais-tu ce que m'a dit Mme Gourgonian ? Elle m'a dit : « Ça n'est pas mal. Mais pourquoi n'avez-vous pas emmené le camion de son ? Avec quoi est-ce que je vais synchroniser votre machin ? Avec des clochettes de vaches suisses ou avec un chapeau chinois ? Mon pauvre Jabouzet, vous n'êtes vraiment pas débrouillard. » Voilà ce que m'a dit Mme Gourgonian. Et voilà pourquoi je suis définitivement écorné par le cinéma.

L'observai devant une si grande douleur un silence déférent. Au bout d'un moment, Jabouzet fit entendre un étrange sifflement d'amertume, comme ceci : Phôûû... Puis il me serra la main en hâte et — en direction du J. U. P. probablement — sauta dans l'AK.



— 15 —

L'AMÉRICAINE : JOAN CRAWFORD

LA GERMAINE : BRIGITTE HELM

L'ANGLAISE : MADELEINE CARROLL

LA FRANÇAISE : MARCELLE CHANTAL

LA MEXICAINE : LUPE VELEZ

Le cinéma plus que tout autre art permet la diffusion de la beauté, de sa diversité, suivant les races. Cette page présente quelques-unes des artistes les plus connues, elles ont été choisies comme les plus typiques de leur pays : on peut voir côte à côte la nordique et la latine, l'anglaise et l'américaine — si proches et si différentes — la slave et la germanique... en toutes, un trait commun : elles enchantent les yeux du monde...

Voici Marcelle Chantal, La Française, son charme discret et sa beauté parfaite ; elle est passion et mesure, élégance et naturel ; seule, de longs siècles de civilisation ont pu créer cette femme aussi à l'aise dans le costume de sport du matin que dans la souple robe du soir ; amoureuse, elle n'agit ni en petite fille, ni en détraquée, mais en femme ; l'instinct, chez elle, écoute ce que murmure le cœur, ce qu'affirme la tête ; et ces yeux-là, qui savent rêver, savent bien, également, faire le départ entre ces rêves... et la vie !

Brigitte Helm, ce long sloughi, est le type même de La Germaine, la fille idéale de la Tétralogie, celle qui pourrait, dure et altière, se révolter contre le maître des Dieux ; sa grâce manque de féminité, son charme a de trop vigoureux contours ; mais elle a de l'allure, une passion volontaire, des instincts puissants qui entendent commander ; elle est peu sûre, mais elle possède l'attraction des vagues, ses prunelles sont celles d'une ondine ou d'une naïade, et c'est bien elle, la Lorely éternelle qui chante, pour le seul plaisir d'entendre sa voix, et, peut-être aussi parce qu'elle sait bien que le pêcheur, attiré sur le fleuve entendra la chanson et périra, ivre d'une mortelle douceur !

Sur un air de jazz s'avance Joan Crawford, Girl d'Amérique 100 p. 100 ; elle danse, provocante, elle semble s'offrir, mais la musique s'arrête, et la danseuse aussi ; elle est très entourée, elle ne peut vivre qu'au milieu d'une cour d'hommes dont elle use sans vergogne pour « arriver »... pour devenir toujours plus belle — et moins naturelle — pour posséder des bijoux, des toilettes, des autos ; parfois elle se croit vraiment amoureuse, elle se marie, et l'expérience se trouve désastreuse ; une fois mariée, elle s'aperçoit qu'il lui faut renoncer à son jeu factice et desséchant, qu'il faut renoncer aussi à ne penser qu'à elle... et, suivant les jours, elle écoute ou rejette la vieille leçon... mais, confusément, elle sait bien qu'elle ignore l'un des plus merveilleux secrets de la vie ; elle se sent, parfois, en dépit de sa beauté, de sa richesse, plus pauvre tout à coup que la petite employée qu'elle fut autrefois ; alors, vite, elle s'habille, et va danser, à moins qu'elle ne s'abandonne au cafard, dangereux conseiller. Quand sera-t-elle heureuse ? Quand elle aura découvert la joie de ceux qui ne sont point égoïstes ; et Joan Crawford est au delà de l'égoïsme, elle est le centre du monde !... à ses yeux !

Lupe Velez, la brune Mexicaine, ne cherche point tant de complications ; elle est ou très heureuse, ou absolument désespérée ; les jours de la charmante fille vont, quotidiennement, du ciel à l'enfer ; Lupe ne connaît point la mesure ; elle a du sang espagnol, du sang indien, et elle est flamme, mouvement, chaleur, insolence, ignorance, intempérance ; elle est pleine de défauts, c'est une vraie sauvage, un petit être impossible, mais néanmoins, elle demeure irrésistible ; qu'importe qu'elle jure, qu'elle soit gourmande, qu'elle parle sans retenue de ses amours, et qu'elle s'étende en louanges immodérées sur son « Tarzan », on ne saurait en vouloir à cette fille aussi spontanée qu'une plante ou qu'une jeune panthère ; enfin, on la devine facilement vulnérable, imprévoyante, et une sorte de pitié nous étirent ; Lupe ne saura jamais penser à elle ; pour elle, le moment présent est maître ; elle ne s'accorde point une importance exagérée ; Lupe est fille du Soleil et de la Lune, elle est ardeur et mouvement !

Madeline Carroll L'Anglaise, fait figure d'aristocrate, parmi tous ces visages ; elle forme, avec Marcelle Chantal et Garbo une sorte de triumvirat d'astres supérieurs ; elle est exquise, et possède en même temps qu'un goût raffiné, le sens précieux de la mesure ; capable des plus beaux élans, elle doute d'elle-même, et n'agit qu'après avoir bien raisonné sa décision ; mais elle est courageuse et passionnée ; elle se moque

de l'opinion du monde et s'en irait sur les routes si le voulait son amour ; sous des vêtements simples ou royaux, elle conserve toujours une dignité sans raideur, une grâce de qualité exquise : elle est le triomphe de la personnalité et du charme.

Anna Sten, elle, est La Slave, son air rêveur dissimule un sens aigu et parfois brutal de la réalité ; elle est, en même temps que chimérique et visionnaire, d'un absolu positivisme ; les hauts et les bas de l'existence ne l'étonnent point ; qu'elle aille aujourd'hui couverte de bijoux et de fourrures, et demain qu'il faille, un châte sur la tête faire la queue pour avoir du pain noir, qu'elle passe du palais au plus misérable divan, qu'elle porte elle peut même dormir par terre ! rien ne l'étonne ni ne la surprend...

Mais l'énigme c'est la Reine Nordique : Greta Garbo ; qu'aime-t-elle ? que promet-elle ? que désire-t-elle ? qui peut savoir ! Elle est le triomphe du secret, du silence ; elle est lasse ; elle n'attend plus de la vie les beaux moments d'ivresse et d'amour qu'elle a connus et qui sont éteints ; elle a la connaissance, et elle en sait l'amertume ; mais elle connaît aussi le merveilleux pouvoir du rêve ; elle n'est pas lasse de rêver ; sans confondre le merveilleux et le journalier, elle se ménage ainsi un monde où elle peut se retirer, invulnérable, évadée ; et c'est ce monde là où, grâce à l'écran elle nous permet de la suivre ; un monde que doivent habiter, seuls, comme dans les pièces de Barrie, les enfants, les fées, et les amants heureux et fidèles ; dans cet étonnant pays, Garbo est reine ; non point reine dans une ville, parmi l'écrasement des maisons, mais souveraine parmi l'épaisseur d'une forêt légendaire, souveraine au bord d'un rivage enchanté qu'une mer bat, éternellement, de ses vagues de songe ; Garbo est souveraine des rêves ; mais elle est aussi, inguérissablement l'adolescente blessée par la vie de « La rue sans joie », « Anna Christie », la révoltée ; et c'est pourquoi de la réalité méchante, elle a passé dans le Domaine magique des Songes.

Ainsi parlent ces différents visages, qui éclairent tous, du feu plus ou moins clair de leurs prunelles, l'obscurité des salles et les rêves des hommes !...

Lucienne ESCOUBE.



LA NORDIQUE : GRETA GARBO

LA SLAVE : ANNA STEN

LUMIÈRES DU MONDE

LA POTINIERE

LOK-OUT

La vie est un perpétuel recommencement, dit-on... Sans doute y a-t-il du vrai dans cette affirmation puisque, pour la...ème fois, nos directeurs de cinéma annoncent la fermeture prochaine de leurs salles...

Il s'agit une fois de plus de protester contre les fameuses taxes et impôts divers qui grèvent si lourdement l'industrie du spectacle. La date de fermeture a été fort bien choisie puisqu'elle coïncide avec l'ouverture de la fameuse « Grande Semaine de Paris ».

Bravo, c'est de bonne guerre...

Ce serait même parfait si...

Car enfin, le coup de la fermeture, on nous l'a déjà fait... Que voulez-vous parier que d'ici le 30 mai, un vague sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, à moins que ce ne soit le président du Conseil en personne, aura condescendu jusqu'à recevoir les représentants de l'industrie du spectacle... auxquels il ne manquera pas de faire de belles promesses, à condition que ceux-ci temporisent... Là-dessus arrivera la Grande Semaine, les salles, naturellement, resteront ouvertes... Après, dame, après, il sera trop tard... Les directeurs, une fois de plus auront été joués...

Que voulez-vous parier que les faits se dérouleront ainsi ?...

DOUX PAYS.

Un club de cinéma a donné, en séance privée, la semaine passée, un film de propagande italienne fasciste La Vieille Garde.

Le film, en lui-même ne vaut pas grand-chose et ne mérite pas qu'on s'y arrête longuement. Comme a dit quelqu'un, le scénario, pleurnichard 100 %, est du sous Pierre Decourcelle. Les effets de technique, datent, pour le moins de 1920. En fait de Vieille Garde, c'est Vieille avant-garde, qu'on devrait dire.

Au cours des débats qui suivirent, un spectateur s'étant levé pour mettre en doute l'efficacité de propagande d'un tel film, s'attira cette réponse pour le moins imprévue d'un des Italiens de la Légation, en majorité dans la salle ce soir-là :

— La Vieille Garde n'est pas un film, de propagande fasciste. Si vous en doutez encore : apprenez qu'en Italie, son réalisateur, sitôt le film connu, a été jeté en prison...

Nous, on aurait plutôt opté pour l'asile d'aliénés...

..

Cela toutefois revient à dire que ce film de propagande fasciste est en réalité un film de contre-propagande présenté par l'ambassade italienne, afin de montrer aux Français de France, ce que n'est pas l'Italie sous le régime fasciste !

Oh ! ma tête !!

SUR LE CHEMIN DE BUENOS-AIRES

Encore que la presse cinématographique et même la presse tout court restent muettes là-dessus, nous savons de bonne source que le scandale des films parlants français maquillés en film pornographiques, mais oui, continue en Argentine.

Sont dans ce cas, particulièrement, Ma Cousine de Varsovie, avec Elvire Popesco, ainsi que La mille et deuxième nuit...

Qu'attend notre Ambassade pour protester auprès de la municipalité de Buenos-Aires ? Un mille et deuxième ennui, peut-être...

UNE NATURE

On avait besoin d'un nègre « affranchi » pour tourner dans Justin de Marseille. Après bien des démarches, Carlo Rim s'en fut dans un petit bistro de la rue Saint-Martin où il finit par trouver l'homme qu'il cherchait.

Le lendemain, au studio, l'enfant des Tropiques se conduisit de telle façon devant la caméra que Maurice Tourneur et Carlo Rim, enchantés, l'engagèrent vivement à poursuivre une carrière pour laquelle il semblait posséder de tels dons.

Mais celui-ci les foudroyant du regard, laissa tomber :

— De quoi... l'ciné... Vous n'y pensez pas... Et qui donc surveillerait le business de mes femmes pendant que j'irais tourner — comme vous dites...

CEUX QUI NE S'EMBÊTENT PAS.

1er Chapitre.

Pierre Benoit vient de partir pour l'Amérique, afin, dit-on, de tater du cinéma. Au paravant il aurait cédé les droits d'adaptation cinématographique, de Königsmark...

La bagatelle de 500.000 francs... A ce taux là, ce n'est plus Königsmark mais, au moins Königssterling...

2^e Chapitre.

Un qui travaille également un tantinet de la pellicule, c'est notre Maurice National. Il a claironné sur tous les toits son intention de tourner un film en France... Oui, mais, en ayant soin de dissimuler ses prétentions...

Mon Dieu, avec 150.000 dollars, c'est-à-dire 2.250.000 francs de notre monnaie papier, pas un centime de plus, pas un centime de moins, il se laisserait faire une douce violence.

Résultat : Pièrre Colombier a, comme c'est bizarre, égaré son numéro de téléphone ; Tobis de même ; Adolphe Osso a croqué subitement que ses longues stations dans les escaliers du Crillon ne finissent par l'enrhumer ; enfin, il n'est pas jusqu'à Alexandre Korda qui n'ait trouvé que, décidément, toutes réflexions faites, Laughton ne manque pas de dons comiques...

Les choses en sont là...

FAUSSE ALERTE

Une blonde vedette, qui fut jadis brune et qui depuis a sacrifié à une mode standardisée, téléphone à une sienne amie :

— Ah ! chérie... je viens de lire les journaux de ce matin... Ce qui m'arrive est atroce !...

— Cette affaire de Bordeaux... mon Dieu, c'est épouvantable ! Je redoute le pire...

— Quoi... tu aurais ?...

— Hélas !... Tu sais que j'avais l'habitude, pour conserver mon teint, de prendre des bains de lait...

— Oui... mais je ne vois pas en quoi...

— Mais, malheureuse... tu ne comprends donc pas !... Chaque fois, le lait... Eh bien, je le faisais stériliser !...

RAIMULADE

Raimu revient d'Algérie, où il a donné plusieurs représentations théâtrales. Il a rapporté avec lui un magnifique perroquet avec lequel, fier comme Artaban, il débarque sur la Joliette.

Un gabelou l'arrête :

— Eh ! monsieur... les perroquets, té, ça paie la douane.

— Comment ça ?...

— Naturellement... Quand ils sont morts, non ; mais quand ils sont vivants, oui...

Raimu, sans rien dire, contemple alors fixement le perroquet. Ce que voyant, celui-ci est pris de panique :

— Allez, Jules, implore-t-il, fais pas le couillong, paie...

A MALIN, MALIN ET DEMI

Un producteur qui passe pour être « près de ses sous », Pabst dirait de ses quat'sous, avait fait venir ce jeune premier comique, en prévision d'un film en préparation.

Les deux hommes se mirent assez vite d'accord sur le sujet choisi. Mais quand on en vint à parler argent, cela alla tout autrement...

Une heure plus tard, dans le bureau, une différence de traitement de dix mille francs séparait encore les deux cinéastes.

— Ecoutez, fit subitement l'acteur, pris soudain d'une inspiration. Nous allons jouer ça à pile ou face. Si c'est face je gagne, si c'est pile vous avez perdu.

— Accordé, fit l'autre, sans plus réfléchir. Et voilà comment fut pris tel qui croyait prendre.

AU FILM DES JOURS

— On a perdu une copie d'On a trouvé une femme nue. Cette femme perdue, puis retrouvée, je veux dire trouvée puis reperdue, encore un coup de la maffia sans doute...

— Mais le plus drôle, c'est qu'en définitive cette femme trouvée puis reperdue aurait été volée !

Faut-il qu'il y ait des gens qui aient du vice quand même !

— Le parti agraire, de M. Dorgères d'Hal-luin soi-même, a voulu avoir son film de propagande. Mais il paraît que celui-ci n'est pas des plus réussis...

Bah ! on se fera une raison : à l'agrarisme comme à l'agrarisme...

— Le titre du film qui passe au Cinéma Madeleine intrigue beaucoup de monde.

— Sequoia, c'est quoa, a fait Grock.

— Un film de saison, ou plutôt de saisons, c'est celui qui grouperait Charles Laughton et Yvonne Printemps, dans une bande inspirée d'un scénario de Colette Yver... Non, Sorel n'en serait pas : Dame on ne peut pas être et avoir été.

— Yvette Andreyor ferait sa rentrée à l'écran dans un film historique se passant sous François I^{er}.

« L'entrevue du camp d'Andreyor » quoi !

— On demandait à Venizelos, bizarre question, quel film, en Grèce, avait eu ses préférences :

L'Ecole du courage, fit-il simplement.

— Edmond Sée, président de la Censure, de son état, — si l'on peut ainsi dire, — a vraiment une drôle d'allure...

Vous parlez d'une « découpe ».

— Les artistes de la Comédie-Française sont en Italie.

Ei l'on viendra nier après cela que, pour Pâques, les cloches partent pour Rome !...

L'HOMME INVISIBLE.

NOTRE GRAND CONCOURS

œufs de pâques

QUI EST-CE ?

RÈGLEMENT

Chaque œuf contient un... embryon de vedette, photographiée alors qu'elle était âgée de quelques mois ; voire de quelques jours.

Il s'agit, pour nos lecteurs, de reconnaître l'ingénue ou le jeune premier en herbe, qui figure sous chacune de ces photographies numérotées de 1 à 12.

Le gagnant sera celui de nos lecteurs dont l'envoi se rapprochera le plus de la liste exacte. En cas d'ex-æquo, une question subsidiaire servira à départager les concurrents : Quel est l'acteur qui aura été reconnu le plus de fois par nos lecteurs ?

Afin de faciliter les recherches, voici le nom de vingt vedettes parmi lesquelles ont été choisis les 12 acteurs ci-dessus : Gary Cooper, Pierre-Richard Willm, Annabella, Françoise Rosay, Paulette Goddard, William Powell, Jean-Pierre Aumont, Greta Garbo, Robert Montgomery, Carole Lombard, Gaby Morlay, Simone Simon, Pierre Blanchard, Philippe Holmes, Norma Shearer, Marcelle Chantal, Maurice Chevalier, Marie Bell, Lilian Harvey, Ramon Navarro.

1^{er} Prix 5.000 francs en espèces

La liste des autres prix paraîtra dans notre prochain numéro ; mais, d'ores et déjà, nos lecteurs peuvent nous envoyer leur réponse en utilisant obligatoirement le bulletin spécial qu'on trouvera en page 30 du journal.

PREMIER



Le tennis a trouvé en Ramon Novarro un adepte passionné. (Photo M. G. M.)



Otto Kruger, mêle agréablement la tenue de golf et le costume de ville (Photo M. G. M.)

LES



L'ensemble un peu dégingandé, mais sympathique de Maurice Chevalier partant pour le golf. (Photo Paramount.)



Gary Grant, lui, préfère le footing matinal et solitaire... (Photo Paramount.)

La tradition veut que "Pâques", plus que la date fatidique du 21 mars, toujours, en avance sur une saison paresseuse, marque un véritable renouveau vestimentaire, aussi bien masculin que féminin.

"Pâques..." Ces six lettres ne renferment-elles pas en elles tout l'espoir exhalé en les courts et tristes jours d'hiver, sous un ciel maussade et bas? "Pâques"... mais n'est-ce pas la libération tant attendue... l'espoir, si longtemps désiré, d'après-midi ensoleillé. La promesse longuement convoitée de joies de plein air... le signe avant-coureur de plaisirs estivaux... la révélation subite de la caresse dorée d'un soleil pur et vivifiant?

"Pâques", pont jeté entre la grisaille de l'hiver et les tonalités chaudes de l'été, se doit, chaque année, de voir éclore tout un assortiment d'ensembles jeunes, gais et frais, par qui la vie semble plus digne d'être vécue.

C'est encore sous le signe du sport, que se placent ces Pâques mil neuf cent trente cinq.

Le tennis a trouvé en Ramon Novarro un adepte passionné; quoique de tenue fort classique: pantalon de flanelle immaculée; pull over de laine blanche très fine, foulard de cachemire blanc, laissant deviner la chemise en crêpe.

Pour le golf, Maurice Chevalier, lui, demeure fidèle à la chemise à manches courtes, collant au corps, indémaillable, d'un tissage si agréable à la peau, créée par René Lacoste. Le pantalon de toile de lin blanche et la casquette en drap fin complètent cet ensemble un peu dégingandé mais sympathique.

Quant à Otto Kruger, il mêle agréablement tenue de ville et accoutrement sportif, grâce à un pantalon de flanelle gris indiqués pour le footing.

C'est également au footing que Gary Grant destine cet ensemble composé d'un pull over à côtes sur fond gris, rayé noir et blanc et ce pantalon à motifs dits: "Prince de Galles" faisant merveilleusement ressortir la blancheur immaculée de la chemise au col négligemment entr'ouvert.

Enfin nous ne saurions mieux terminer cette rapide revue de mode de printemps, que par cet ensemble porté par Robert Montgomery, un des acteurs les plus élégants d'Hollywood. De coupe aisée, avec ses poches plaquées, lui donnant un caractère sport et pratique, particulièrement seyant et d'une élégance à la fois raffinée et discrète, le costume du créateur de "Jours heureux" semble spécialement destiné au yacht ou pour les croisières au bord de la mer.

Robert Montgomery, un des acteurs les plus élégants d'Hollywood, porte un costume de lainage blanc, d'un classicisme raffiné... (Photo M. G. M.)

J. V.

- 20 -



Une toilette d'allure démodée qui semble évoquer une silhouette d'autrefois... Jane Baxter et sa robe d'étoffe lumineuse. (Photo Fox.)

CETTE page sera, presque tout entière, consacrée à la gloire de l'Organdi.

Ce délicieux tissu qui fait les beaux jours de l'été pare déjà les sveltes silhouettes de nos jeunes filles. Et les vedettes de cinéma, qui, par définition, sont toutes des jeunes filles, ne peuvent pas moins faire que de s'habiller d'organdi.

Jamais tissu n'a donné plus de grâce enveloppante à la silhouette des femmes; sa faculté de paraître à la fois souple et ferme, de tomber en plis raides et cassants, et d'entourer le cou d'une jolie femme d'un envol transparent le fait préférer à tous autres tissus.

On peut traiter l'organdi de cent façons. En robe, en tailleur, dans des jupes longues, dans des robes larges et amples à grands plis harmonieux. On en fait des fichus, des nœuds, des parures. On en coiffe les têtes bien bouclées, et une grande capeline d'organdi blanc pose sur certaines figures angéliques comme un nimbe irréel.

La fragilité apparente de ce très solide tissu en fait vraiment le favori des toilettes printanières. La voilà bien la tenue rêvée pour les premières promenades à la campagne. Combien de jeunes hommes paisibles, calmes, satisfaits, ont succombé à des fiançailles rapides parce que les demoiselles qu'ils accompagnaient un dimanche, portaient une adorable robe d'organdi qui leur donnait un air irréel. Une étoffe lumineuse, un beau paysage, un sourire et l'homme est joué!

Voilà le modèle que nous propose Gloria Stuart, la créatrice de «L'Homme Invisible»: sa robe d'organdi est pailletée de points rouges. Et comme elle est donc ravissante. N'est-ce pas le printemps incarné?

Voilà encore de l'organdi, organdi rose pâle, dans cette robe à volants aux enroulements élégants, posée par Lella Hyams qu'on a l'habitude de voir dans des tailleurs ou des costumes de cheval, mais qui accorde cette fois sa grâce à la grâce de sa robe.

SOLEIL D'AVRIL



Tout le printemps incarné: Gloria Stuart et sa robe d'organdi... (Universal.)

L. D.



Blouse collante et courte culotte de tennis de lin blanc, c'est Maureen O'Sullivan, la petite fermière de Jours heureux. (Photo M. G. M.)

Jane Knight vêtue des couleurs de la saison: velours vert et organdi blanc. (Photo Universal.)

La combinaison du velours, de l'organdi qui réussit bien dans les ensembles créés pour les garden-parties élégantes a été employée avec un goût parfait par Jane Knight. La charmante star est aux couleurs de la saison: vêtue de velours vert et d'organdi blanc. Le très amusant quadrillage de sa robe se répète sur les grands mancherons qui posent sur ses bras galbés des ailes de papillon.

Pour changer, voici une toilette différente. Cette fois l'organdi est délaissé au profit du nouveau tissu de fil blanc que chaque couturier dénomme à sa convenance, et dont je préfère ignorer les noms barbares. La petite héroïne de «Tarzan», l'ingénue amoureuse de «Jours heureux»: Maureen O'Sullivan est habillée d'une blouse collante et d'une courte culotte de fil blanc. Ainsi, dans sa fraîche propriété, peut-elle jouer à la fermière, rentrer le foin dans la grange, ou traire les vaches à l'écurie... comme elle le fait dans «Jours heureux». Mais, toutes les femmes n'ont pas la mine et la grâce de petite fille de Maureen O'Sullivan. Aussi ne pourrais-je conseiller à toutes nos lectrices de prendre modèle sur ce... modèle. Ce serait périlleux, et offensant pour le bon goût. Chaque âge, chaque type exigent la robe et la coiffure idéales. Combien de femmes veulent ignorer cela? Telle petite fille de 16 ans s'habille comme une dame, telle femme, depuis longtemps mère et même grand-mère, joue à la petite fille. Je conseille la toilette «Maureen O'Sullivan» à des femmes jeunes et gracieuses, ou sans cela, ce serait indécent.

Et pour finir, voici l'actrice anglaise Jane Baxter, dans une toilette d'allure démodée, qui semble évoquer une silhouette d'autrefois. Le tissu est de moderne organdi; mais la coupe de la robe, le petit chapeau garni de fleurettes, le col et les parements des mêmes fleurettes créent une harmonie désuète. Cette image de la mode oubliée n'est-elle pas charmante? Mais, attention, là encore, il y a la part de la grâce personnelle de Jane Baxter. Cette recherche de la mode ancienne, cette stylisation de la mode 1900 peuvent offenser l'œil dans la réalité. N'oublions pas qu'il y a la robe de cinéma... et celle qu'on porte en ville. Nous n'en admirons pas moins Jane Baxter et cette guirlande de belles filles fleuries par leurs sourires ou par le jaillissement discipliné de leurs voiles en corolles.

La grâce de Lella Hyams s'accorde avec la grâce d'une robe aux enroulements élégants. (Photo M. G. M.)

maternité



Un tête-à-tête ému-
vant entre François
Rosay et Henri Pres-
les.



A gauche :
Jean Choux a
su interpréter
merveilleuse-
ment la beauté
farouche des
environs d'An-
necy.

Une autre vue
aérée du film
avec Hella Mul-
ler, dans un rôle
simple, vrai,
humain.



Jean Choux avait déjà envisagé la mise à l'écran de la nouvelle de Laurent Veneuil, quand un jour, villégiaturant à Annecy, il fit la rencontre sur l'allée des grands platanes bordant le lac, d'une jeune femme. Il fut frappé par sa beauté et aussi par sa ressemblance avec Thérèse Reignier. Jean Choux se présenta et incita la promeneuse à faire du cinéma. Conquise par les paroles de son interlocuteur, Hella Muller accepta.

Et c'est ainsi que *Maternité* fut mis en chantier.

Dans *Maternité*, il y a François Rosay. Ceux qui ont aimé, dans le *Grand Jeu* et *Pension Mimosas* cette artiste unique, la reverront avec plaisir dans le film de Jean Choux, jouant un rôle auquel elle a consacré toute la force de son talent. Combien il est réconfortant de voir une comédienne comme François Rosay, alors que notre cinéma est envahi par tant de vedettes artificielles, factices, lancées à grand renfort de publicité et si souvent dénuées de talent.

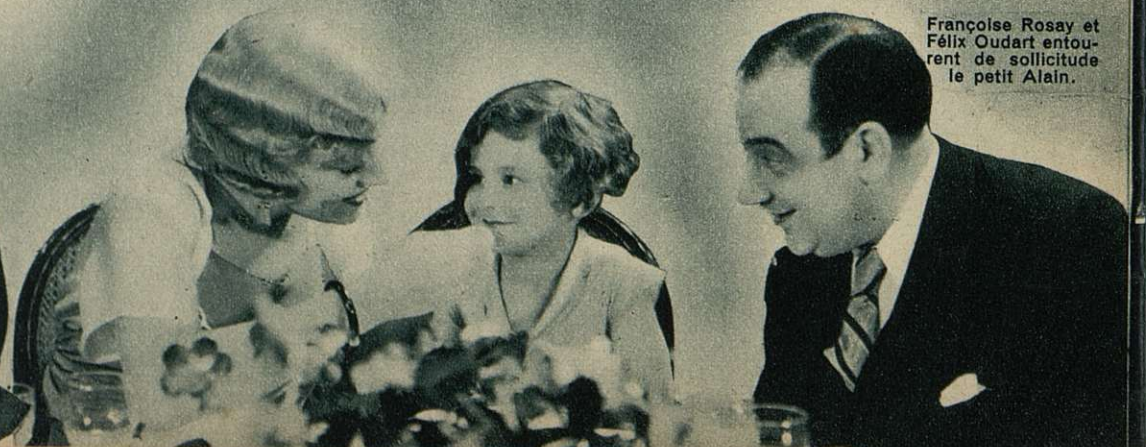
Simple, effacée dans la vie privée, François Rosay est une femme délicate, n'ayant de préoccupation que son métier, son intérieur et ses trois fils. Lorsqu'elle est au studio elle est tout entière à son travail et n'est jamais satisfaite des résultats. Et pourtant, ce qu'elle fait est sans reproche.

Vous souvenez-vous de la *Servante*, ce beau film de Jean Choux ? Thérèse Reignier y fut émouvante et simple. Son interprétation rallia tous les suffrages. Cependant, combien difficile était cette création. Dans *Maternité*, le rôle de Thérèse Reignier est court, mais point n'est besoin d'un long métrage pour émouvoir. Un simple regard, une expression de son visage douloureux et l'on est bouleversé. Thérèse Reignier est une artiste sensible et humaine qui sait vous faire communier avec elle dans ses espoirs et ses tristesses.

Il y a aussi Félix Oudard, Henri Presles, jeune premier athlétique ; le petit Alain, qui égaye de son visage de bambin ; Cossini, Gouget, saisissant de vérité. Jean Choux a groupé d'excellents artistes auxquels il a insufflé sa flamme et son talent.



Une scène finale de
« Maternité », dans
laquelle Thérèse
Reignier se montre
particulièrement
pathétique.



Françoise Rosay et
Félix Oudard entou-
rent de sollicitude
le petit Alain.

Maternité est un film d'extérieurs. Le metteur en scène a su interpréter les merveilleux paysages de la Haute-Savoie. Annecy, son lac, ses vieilles maisons aux arcades sombres lui ont servi de cadre pour un drame sobre, puissant et humain.

Le réalisateur a été secondé magistralement par son opérateur : Christian Matras, un petit bonhomme timide et effacé, et virtuose de l'objectif. Alors que l'on vante les mérites des cameramen d'Hollywood, il importe de retenir son nom, c'est celui d'un excellent artisan du cinéma français.

Le député Henri Clerc, dont on sait l'intérêt qu'il porte au cinéma, fut enthousiasmé par la vision de *Maternité*.

— Enfin, dit-il, voici un beau film et, ce qui ne gâte rien, il fait une heureuse propagande pour notre tourisme. Jusqu'ici on ne voyait que la Côte d'Azur. Maintenant l'on saura qu'il existe en France d'autres régions tout aussi belles.

Et, pour ratifier le jugement de Henri Clerc, de nombreux pays étrangers ont acheté *Maternité*.

Cette salle d'exclusivité des Champs-Élysées s'est, depuis quelque temps, spécialisée dans ces programmes de choix. Ceux qui y vont sont certains d'y voir de beaux films.

Après *Pension Mimosas*, de Feyder, à *Itto*, succède *Maternité*. Durant de longues semaines, au Colisée, les amateurs de cinéma, de vrai cinéma, ratifieront, il faut l'espérer, l'opinion de ceux qui ont déjà vu l'œuvre dernière de Jean Choux en applaudissant ce film qui émeut et vous fait réfléchir.

GERMAIN FONTENELLE.



Le metteur en scène de
« Ruggles of Red Gap » :
Leo Mac Carey, entre
ses deux interprètes :
Zazu Pitts et Charles
Laughton (Paramount).
En-dessous : une scène
du film.

HARLES AUGHTON

le plus parfait des comédiens

Hollywood... Avril (de notre correspondant particulier.)

CHARLES LAUGHTON, natif de Scarsborough (Angleterre), commença dans la vie comme commis dans un hôtel. C'est là, dit-il, à force de voir passer les touristes quotidiens, qu'il apprit à lire l'expression des visages, à comprendre la nature humaine — compréhension qui lui a permis de devenir comédien.

Lorsque Hollywood l'appela, on ne voyait en Charles Laughton qu'un « heavy », un « vilain », plus doué que les autres peut-être, mais entrant dans la même catégorie générale. Un tour en Angleterre lui permit de créer cet *Henri VIII* qui allait lui ouvrir une nouvelle carrière, une véritable carrière de comédien, comédien non dans le sens de comique, mais d'acteur humain, profond, infiniment sensible et infiniment versatile.

Revenu ici, ce fut le rôle terrible et magnifique du père dans *Miss Barrett*, où Laughton, comme d'habitude, supplantait ses partenaires, Frédéric March et Norma Shearer. Depuis, il a fait deux autres films : *Les Misérables*, version américaine, où il campe un Javert étrange, dont nous parlerons plus tard, lorsque sortira le film ; et *Ruggles of Red Gap*, actuellement un des succès les plus sensationnels des États-Unis. Plus encore que dans *Henri VIII*, Laughton y joue la comédie, non la comédie de fou-rire, mais la comédie nuancée, charmante, pathétique, tour à tour émouvante et hilarante. C'est, à n'en pas douter, le plus beau rôle qu'il ait jamais eu, et son plus beau film...

Laughton y incarne un valet anglais, vers l'année 1910. Son maître, Roland Young, noble Anglais décafé, le perd au poker à un nouveau-riche américain, Charles Ruggles, ancien cowboy, qui ne veut pas du valet. Mais Mary Boland, femme de Ruggles, croit que l'acquisition d'un serviteur personnel donnera à son époux la dignité qui lui manque, et que réclame sa nouvelle fortune. Laughton est emmené aux États-Unis, et il nous fait suivre, de Paris à la ville-frontière du far-west où on l'emmène, la transformation du domestique stylé, venu d'une longue lignée de valets et trempé de la tradition du service, qui soudain se laisse influencer de sentiments démocratiques américains. Sa première soulographie en compagnie du nouveau maître, ses libertés graduellement acquises, sont marquées avec une finesse étonnante...

Il y a enfin la scène remarquable où, dans un bar, quelqu'un parle du célèbre discours de Gettysburg, où Lincoln, au cours de la Guerre de Sécession, énonça une fois pour toutes les bases de la démocratie américaine, le « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ». Aucun des Américains ne peut réciter le discours. Puis l'ancien valet anglais, dont c'est devenu le credo, se lève, et récite. Charlot aurait pu faire ça, s'il en avait eu le physique... Laughton y est surhumain. C'est sans doute, de tout le cinéma, une des scènes qui, le plus, s'approchent des chefs-d'œuvre de Chaplin...



La plus belle scène de « Rug-
gles of Red Gap », à propos de
laquelle certains n'ont pas hé-
sité à prononcer le nom de
Chaplin... (Photo Paramount).



Un portrait inédit à
la ville de Charles
Laughton (Photo
Paramount).

— Jouer la comédie, nous dit Laughton, ce n'est pas seulement une affaire de sentiment. Il y a bien des gens, nullement acteurs, qui pourraient aller en scène, et se convaincre qu'ils « sentent » leur rôle. Mais ils ne sauraient convaincre personne d'autre. Il ne suffit pas de « sentir » ; il faut aussi savoir « penser » son rôle.

« L'émotion est, évidemment, indispensable. Mais je suis certain que l'art de la comédie est surtout affaire de pensée, ce à quoi on ajoute le doigté qu'on ne peut gagner que par l'expérience... »

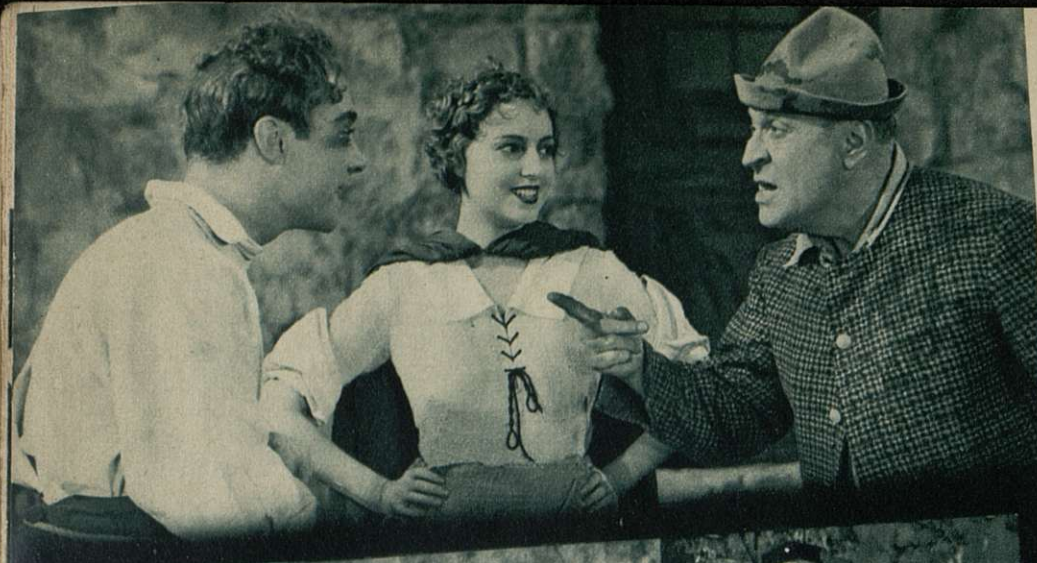
« J'avais toujours pensé en termes de comédies, nous dit-il encore, mais jusqu'ici, vous le savez, je n'avais pas eu l'occasion de démontrer ce que j'y saurais faire. J'ai toujours senti que j'avais une figure éminemment comique (on me l'a assez fait sentir au cours de ma vie), mais au cinéma on m'a toujours cantonné dans des rôles sinistres. Je m'étonne moi-même lorsque je pense qu'enfin les enfants ne songeront plus à moi comme à un loup-garou. Jusqu'ici, c'avait toujours été ça. Même *Henri VIII*, qui avait pourtant des moments joyeux, n'était pas un rôle de comédie.

« Pour moi, tout dépend de *Ruggles of Red Gap*. Je ne le cache pas. Si le public manifeste qu'il m'accepte dans un rôle de comédien, on me permettra d'en jouer de nouveau. Et c'est là mon rêve de toujours... »

Nous assurons Charles Laughton qu'il n'a pas à se faire de soucis. Son avenir de comédien est assuré. Le public l'a accueilli les bras ouverts dans cette incarnation nouvelle. Les producteurs ne songeront pas à nier à Charles le droit de se consacrer enfin à la comédie.

Et le cinéma, s'il y perd un bien sinistre « méchant homme », y gagne pourtant un comédien en tous points remarquable.

HAROLD J. SALEMSON.



Dranem... sa mine ahurie, ses petits yeux malicieux... Germaine Roger... une Bettina aimable et rieuse... Eric Roiné... un Pippo dont les yeux reflètent toute la jeunesse ardente.



La princesse Fianetta (Janine Guise) se divertissait fort au spectacle du berger Pippo soignant ses bêtes.



Bettina, la nouvelle servante, arrive à la ferme et est aussitôt entourée par tous les valets.

Au lendemain des épousailles, Laurent XVII voit sa supercherie découverte...

QUAND paraîtront ces lignes, les prises de vue de *La Mascotte* seront presque terminées. La pellicule aura définitivement fixé tout ce que j'ai voulu mettre dans ce film, les scènes que j'ai « vues » avant de les tourner seront dès lors emprisonnées dans des boîtes métalliques. Le montage sera commencé, la présentation avancera à un rythme accéléré, le jugement du public et de la critique approchera aussi !... et à grands pas... Quant à mon inquiétude, elle sera plus intense que jamais !

Savez-vous, devinez-vous plutôt ce que peut être la sensation d'avoir terminé un film, de ne plus pouvoir y changer quoi que ce soit, de se dire : « Si c'est bien : bravo, sinon ? mieux vaut n'y pas penser. » C'est un peu le sentiment qu'éprouve l'écoulier qui vient de remettre sa composition : le prof est seul juge dès lors, et quand le metteur en scène a remis sa « copie » (car c'est encore ainsi qu'on appelle un film !) pour l'exploitation, il attend, fébrile, le bon point ou la mauvaise note que le maître-public va lui décerner !

Je tourne actuellement *La Mascotte*, avec un plaisir très réel, croyez-moi... Naturellement, vous connaissez cette opérette, et dans mon film vous y retrouverez les scènes que vous avez aimées au théâtre, les airs connus, les quiproquos amusants, seulement... seulement j'ai voulu, j'ai tout mis en œuvre pour faire du cinéma, pas du cinéma d'avant-garde bien sûr, prétentieux et incompréhensible, mais j'ai tâché de faire un film vivant, coloré, pittoresque. Y ai-je réussi ? A vous tous de décider !

J'avais d'ailleurs une « matière » pour composer un film. Le sujet est léger, agréable, si plein de jeunesse et de fraîcheur ! La musique est un régal, Audran a composé là une partition absolument exquise, tout émaillée d'airs ravissants que vous avez fredonnés maintes fois. J'ai simplement modernisé l'orchestration, mais ces refrains charmants, oui, vous les entendrez à nouveau. Une jolie chose vieillira-t-elle jamais ?

En travaillant *La Mascotte*, j'ai fait une quantité de « découvertes » amusantes. J'ai constaté en effet que vingt situations qui ne « sortaient » pas au théâtre, prenaient au cinéma une importance qui m'a ravi. A la scène, bien des « effets » passent inaperçus ; on ne voit le spectacle que sous un seul angle, toujours le même, celui qui partant



Lucien Baroux, dans le rôle du jovial Laurent XVII

de votre fauteuil, se propage sur le « plateau » ; au cinéma, il y a des milliers d'angles différents dans un film. C'est là une des plus admirables possibilités de notre métier. Grâce aux plans les plus variés, on peut mettre en valeur toutes les situations dignes d'intérêt : l'appareil scrute, il fouille, il dissèque ; c'est un curieux jamais satisfait. Suis-je en train de réaliser une scène d'ensemble ? Brusquement, je m'aperçois que tel jeu d'un de mes interprètes est très comique, ou intéressant, ou bien encore simplement original. Vite, on change d'objectif, ou déplace un peu les lumières et on tourne à nouveau, et c'est alors que la camera « chipe » le geste ou la mimique susceptible d'ajouter du pittoresque.

Avec le cinéma, l'opérette subit une véritable évolution artistique.

..

La Mascotte avait eu au théâtre de brillants interprètes. Quels étaient les acteurs que j'allais pouvoir employer dans le film ? En engageant un Lucien Baroux, j'étais évidemment tranquille, sa verve, son sens comique fait de mille détails subtils ne pouvaient que se donner libre cours tout au long de cette joyeuse histoire. Dois-je vous avouer que Baroux m'a profondément diverti pendant les prises de vue ? Dranem aussi, Dranem dont la personnalité est surprenante, il n'y a qu'un Dranem, avec ses mines ahuries, sa voix de fausset, ses petits yeux malicieux. Pour Thérèse Dorny, à mon avis une des plus spirituelles de nos fantaisistes, on a créé spécialement un rôle, celui de Tur-lurette. Elle s'y dépense vous verrez, pour notre plus grande joie.

Mais qui allait-on bien engager pour Bettina et son amoureux ? Quels acteurs pourraient avoir la fraîcheur, la jeunesse, la spontanéité de ce couple d'amoureux ? Allait-on recourir aux artistes généralement employés pour ces sortes de rôles et qui, à défaut de leurs vingt ans, ont encore une belle voix très renommée ? Non, rassurez-vous.

Il fallait deux très jeunes gens, éclatants de leur vie à peine ébauchée, il fallait une fille accorte et rieuse, sachant chanter et jouer la comédie... Etait-ce donc impossible ?

vedette française. Savoir que je lui ai donné sa chance, c'est pour moi une très grande satisfaction. La princesse sera personnifiée par la belle Janine Guise, blonde et dont les traits si purs reflètent la sérénité la plus idéale. C'est encore Lestelly, qui sait chanter et jouer la comédie, croyez-moi.

Voici Tissier, pour lequel on a créé le personnage irrésistible du général Sproum, et Labry à la joviale rondeur.

Tels sont les noms de tous nos interprètes, de tous ceux qui contribueront telle-



Germaine Roger, rieuse et fraîche Bettina, mascotte par surcroît.

ment au succès de *La Mascotte*, car vraiment, je voudrais tant que mon film soit une réussite ! Et après tout pourquoi ne « marcherait »-il pas ? Les acteurs sont bons, les décors extraordinairement fouillés (pour l'auberge tous les murs du studio ont été utilisés), les techniciens, les assistants furent de parfaits collaborateurs, alors ? Avec de tels atouts...

Le metteur en scène, lui, a vraiment tout mis en œuvre pour bien faire. Puisse-t-il avoir réussi !

Et puis aussi avec un tel titre n'est-ce point le succès assuré ? *La Mascotte*, mais n'est-ce pas un « porte-veine » ?

"La Mascotte"

Vous verrez qu'il est en France une telle Bettina et c'est Germaine Roger qui trouve à l'écran un rôle digne de son talent.

Le bel amoureux qui sait, lui aussi, « roucouler », au beau sourire franc et dont les yeux reflètent la jeunesse ardente, ce sera un « nouveau » ; un acteur qui débute presque ; il a nom Eric Roiné. La voix est admirable, et je me félicite chaque jour davantage de lui avoir fait confiance. C'est un nouveau visage sur nos écrans. Je serais bien content, un tout petit peu fier également, qu'Eric Roiné devint une grande

TELLE QUE JE L'AI VUE,
PAR

Leon Mathot

Janine Guise, blonde et fine princesse Fianetta...



RENÉE PIAT

DE LA DANSE A L'ÉCRAN

Vingt ans, de grands yeux bleus qu'estompent de longs cils, délicieusement blonde, toute menue dans un costume vaporeux d'où s'échappent des jambes fines et spirituelles, ainsi apparaît chaque soir aux spectateurs du gigantesque Gaumont Palace, Renée Piat, en personne, personnifiant la Rose en proie au Zéphir, dans ce ballet qu'elle danse à ravir en compagnie de Robert Quinault.

De la danse à l'écran, il n'y a qu'un pas... Si je puis ainsi dire... Ce pas, Renée Piat l'a allégrement franchi.

Elève de Zambelli, pensionnaire du Châtelet et de la Gaîté-Lyrique, partenaire de Robert Quinault, elle avait fait, toute seule ses débuts dans **Le Penseur**, de Léon Poirier et **Les Nouveaux Messieurs**, de Jacques Feyder. Le film parlant la conquiert. Qu'on se rappelle plutôt **Miss Helyett**, **L'Héritier du bal Tabarin**, **Un train dans la nuit**, etc...

Et aujourd'hui **Un gros timide**... en attendant **L'Enfant du Cirque** avec André Beaugé et Serge Grave.

L'avenir, un avenir plein de promesses, tend, décidément ses bras à la jeunesse et au talent... Y aurait-il quelque chose de changé en France et ne dit-on pas qu'un auteur, vers qui vont toutes les prédilections de Renée Piat, lui destine un scénario apte à mettre en valeur à la fois ses dons de danseuse et de comédienne ?

Un conseil, toutefois. Si vous rencontrez l'héroïne d'**Un gros Timide** — le « gros timide » c'est Pauley — ne lui parlez surtout pas de projets. Rien ne l'insupporte davantage que tout ce qui n'est pas son travail du moment ; en l'occurrence **Un gros Timide**, où elle personnifie la plus piquante des soubrettes, que vous et moi avons pu entrevoir dans nos seuls rêves vers la dix-septième année : c'est tout dire !

Renée Piat... un nom clair et vif, léger comme un babil d'oiseau... mais aussi un nom appelé, ou nous nous trompons fort, à faire parler de lui sous peu...

Gilberte TURQUAN.



RICHARD DIX est pour les amateurs de cinéma le synonyme d'action, de mouvement, de bagarre. Un film dont il est l'interprète promet des émotions. Ce sympathique gaillard n'hésite en aucun cas à mettre ses poings au service du Droit et de la Justice ; il se campe en redresseur de tort, protège la douce jeune fille contre les assiduités du vilain et défend l'orphelin contre les mauvais traitements des méchants garçons. Si, par hasard, il est, au début du film, une forte tête, rassurez-vous, Richard Dix saura revenir dans le droit chemin, ne serait-ce que pour plaire à la jeune première, car ce costaud est également un sentimental.

Depuis treize ans qu'il fait du cinéma, Richard Dix n'a en aucun instant abandonné le studio et a tourné un nombre imposant de films. Il a incarné les rôles les plus divers : il a été tour à tour gangster, cowboy, soldat de la guerre de Sécession, stuntman, officier de marine et même Peau-Rouge. Sous ces divers aspects, il a vécu les plus fortes émotions, il s'est dépensé sans cesse, donnant à chacun de ses films un rythme endiablé.

Quand il vint au monde dans la petite ville de Saint-Paul, son père, l'honorable Mister Brimmer, qui fabriquait du savon, lui décerna le prénom d'Ernest. Lorsqu'il eut atteint sa seizième année, désireux d'embrasser la carrière théâtrale, il prit Richard Dix comme pseudonyme, ceci afin de ne pas contrarier ses parents qui n'étaient guère satisfaits de la décision de leur fils.

Le jeune homme se rendit à Hollywood afin de faire du cinéma, mais ses premiers efforts pour trouver un engagement furent vains. On lui reprochait partout de ne pas avoir un physique de jeune premier, mais plutôt celui d'un homme d'action. Enfin un producteur l'engagea et ce fut le début d'une carrière magnifique.

Avide des grands espaces, Richard Dix dédaigne les foules bruyantes et snob de Californie. Il aime à se rendre, lorsque le travail des studios lui accorde quelques loisirs, dans le ranch qu'il possède dans ces Santa Monica mountains. Alors que là-bas tout le monde a une ferme par orgueil, Richard Dix à la sienne parce que cela lui fait plaisir. Il y élève des chevaux, une imposante basse-cour et des troupeaux de bœufs. Fait curieux ce ranch fut autrefois la propriété de Joaquín Murietta qui, en 1849, terrorisa la Californie. Or, Richard Dix personnifia, à deux reprises, Joaquín Murietta dans des films.

Depuis quelques mois, nous n'avons pas vu ce garçon sympathique sur nos écrans. Réjouissons-nous, son éclipse n'est que momentanée, nous le reverrons bientôt dans trois films d'action.

Le premier, intitulé *Quatre de l'Aviation*, se déroule dans les milieux pittoresques des stuntmen d'Hollywood. Richard Dix est un de ces casse-cou qui remplacent les vedettes de cinéma dans les scènes périlleuses. A sa suite nous pénétrons dans un studio et assistons

Dans « Quatre de l'Aviation », Richard Dix joue aux côtés de Joel Mac Crea et Mary Astor un intrépide « stuntman », sous la direction d'Eric von Stroheim, dans le rôle d'un metteur en scène redoutable et... redouté.

a la réalisation d'un grand film d'aviation. Richard Dix a comme partenaires dans ce film, mis en scène par Georges Archaimbault, Joel Mac Crea, athlétique jeune premier ; Eric von Stroheim, « l'homme que l'on aimerait haïr », et Mary Astor, au visage si délicat. *Quatre de l'aviation* est d'ailleurs inspiré d'une aventure vraie, que relate dans un livre fort intéressant paru en France sous le titre *L'Escadrille de la mort*, Dick Grace, un ancien pilote de guerre devenu par la force des choses un des stuntmen les plus recherchés de la cité du cinéma.

Son gosse, qu'interprètent Richard Dix et le jeune Jackie Cooper, nous conduit parmi les mauvais garçons d'une ville américaine. Un gangster adopte un jeune enfant. Il l'élève de façon à en faire plus tard un homme honnête et loyal.

Des envieux, des jaloux s'efforcent de lui enlever le garçonnet, déclarant que celui-ci ne peut pas vivre avec, devant les yeux, un tel exemple. Le gangster comprend et rentre dans le droit chemin. Quand je vous disais que Richard Dix se réhabilitait infailliblement ! Mais auparavant il vous fait traverser une atmosphère tumultueuse, enfiévrée, que troublent les crépitements des mitrailleuses et les coups de sifflets des policemen.

Pour son troisième film, il nous entraîne en Chine, non loin de Kharbine, la capitale de la Mandchourie. Le petit bateau qu'il commande a dû s'arrêter à la suite d'une panne mystérieuse. Les voyageurs sont assésés, dans l'hôtel où ils sont descendus, par les bandits de la steppe. Il y a une énigmatique

Avec Jackie Cooper dans « Son Gosse », où Richard Dix se réhabilitait au contact de la jeune âme qu'il a recueillie.

Richard Dix, capitaine de navire, avec Guili Andrée dans une scène du « Cri du Dragon », dont l'action se déroule en Chine.



entrée de Richard Dix.

espionne à la troublante beauté. Ce n'est pas Richard Dix qui tombe dans ses rets, mais au contraire elle qui se rallie à la volonté du jeune capitaine. *Le Cri du Dragon*, ainsi s'intitule cette bande mouvementée.

Outre Richard Dix qui se dépense sans compter, il y a Guili Andrée, une vamp nouvelle. Edward Everett Horton et Zazu Pitts dont il n'est plus nécessaire de faire l'éloge.

GEORGE FRONVAL.



HOMME D'ACTION

Autour des

Films de la Comédie Française.

QUAND

MOLIERE

ABORDE LE STUDIO...

EN COMPAGNIE DE SACHA GUITRY.

Pendant plusieurs jours, les sunlights encombrèrent les couloirs du théâtre. Indiscrets, les objectifs se frayèrent partout un œil curieux : dans les loges, le magasin de décors, les rotondes, le cabinet de l'administrateur et même, oh profanation ! dans la salle sacrée du comité, qui fut témoin de tant de drames, ou tout au moins de tant de crises de nerfs.

N'est-ce pas le rêve de chacun que de pénétrer, une fois au moins, dans l'intimité d'un théâtre ? Et quand il s'agit de la Comédie-Française !... Grâce à l'ingénieux documentaire de Léonce Perret, qui a pour titre : *La Maison de Molière*, c'est une fois aujourd'hui à la portée de tous ; d'autant plus que cette bande captivante retrace aussi toute la vie de la Comédie-Française, depuis la fusion de la troupe de Molière avec celle des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, jusqu'à nos jours, en passant par le fameux décret de Moscou, que Napoléon élabora pendant la campagne de Russie et qui est encore actuellement, et intégralement, en vigueur.

Emaille de quelques scènes extraites de nos chefs-d'œuvre classiques, ce film nous permet d'applaudir Mmes Robinne, Lise Delamare et Jeanne Sully, dans *Le Mariage de Figaro*, Madeleine Renaud et Marie Bell, dans *Les Jeux de l'Amour et du Hasard*...

Le calme était à peine rétabli dans les couloirs de la Maison de Molière, que plusieurs, parmi les plus éminents sociétaires émigrés au studio de la rue Francœur, où avaient été plantés les décors exacts des *Deux Couverts* et des *Précieuses ridicules*.

On nous avait montré, dans tous ses coins, le cadre, il fallait maintenant nous montrer ses habitants. Et c'est pourquoi on tourna avec les titulaires des rôles, la délicieuse

comédie de Sacha Guitry et l'une des œuvres les plus typiques de Molière.

Des *Deux Couverts*, que dire si ce n'est que voilà bien un régal d'esprit et d'humanité dans lequel l'humour, la fantaisie et la sensibilité sont dosés avec un art rarement égalé ? Mais, surtout que dire de l'interprétation de Léon Bernard, qui s'y révèle une fois de plus admirable comédien ? Mme Gabrielle Robinne, qui n'est pas une inconnue pour tous ceux qui se souviennent des gloires du muet, y est élégante, distinguée, séduisante...

Quant aux *Précieuses ridicules*, elles furent tournées en réduisant volontairement le champ du studio à des proportions presque identiques à celles de la scène de la rue de Richelieu. Le souci de rendre la pièce telle qu'elle est jouée à la Maison de Molière est poussé à ce point, que les meubles, les costumes, les accessoires, sont du Théâtre-Français. Il ne nous appartient pas ici de faire une critique de cette pièce universellement connue. Il n'est pas de public qui ne puisse y trouver une joie, une distraction... Quels effets comiques... Quelle maîtrise dans l'art de faire rire... Et puis, tout cela est joué dans un rythme étourdissant, par MM. André Brunot, Croué, Lafon, Weber, Pierre Dux, et Mmes Béatrice Bretty, Lise Delamare, Jeanne Sully.

Ces trois films réunis en un même programme, réalisent un effort qui mérite d'être applaudi et encouragé. Force est aujourd'hui à la tradition de s'incliner devant le progrès, puisque, grâce à lui, le cinéma en l'occurrence, l'étranger, ses Universités et son grand public, les coins les plus reculés de la France, bénéficieront, pour la première fois, des plus belles manifestations de l'esprit français.

GILBERT FLAMAND.

Emile Drain, dans le rôle de Napoléon, qu'il a peut-être incarné un millier de fois...

Sipion et Léon Bernard dans *Les deux Couverts*, de Sacha Guitry.

Lise Delamare, Béatrice Bretty, André Brunot, Jean Weber, Pierre Dux et Croué dans une joyeuse scène des *« Précieuses Ridicules »*, d'un certain Molière...

HAUTE COUTURE

RACONTÉ PAR "LULU" ARPÈTE

LETTRES DE « LULU » A SON FIANCÉ FERNAND, ACTUELLEMENT AU SERVICE MILITAIRE.

7 janvier.

Mon grand Nan.

Je mets la main à la plume pour te faire savoir que je suis employée depuis hier chez le couturier Rocaille. Tu sais, celui qui est comme ça touche 0 fr. 75 de l'heure et c'est pas avec ça qu'on pourra monter notre ménage quand c'est que tu reviendras chez nous et qu'on se mariera... Mais c'est pas là la question... D'autant plus, qu'il faut que je te dise : eh bien, le Rocaille, il est fauché... Autant dire sans un quoi... La première, qui a de l'instruction dit qu'il est à la veille de la faillite et que s'il a le don des lignes et des couleurs (c'est aussi mon avis) il n'a pas le sens des affaires... Alors, les 0 fr. 75, je ne sais même pas si je les toucherai demain...

J'ai oublié de te dire que, dans la boîte, en plus du père Rocaille, il y a aussi Mme Augazon, « la perruche » comme on l'appelle, rapport à son bavardage... Et celle-ci, depuis que ça va mal, fait la sourde oreille pour marier son fils DouDou (entre nous un grand feignant) avec Liliane, la fille du patron, qui, elle, est belle comme Mona Goya, du cinéma ; c'est pas peu dire...

Deux qui s'en font, c'est le comptable Ravignan (un nom qui me dit quelque chose ; quoi, je ne me rappelle plus) et Mlle Yvonne, la secrétaire du patron. Mais il paraît qu'ils mettent tous leurs espoirs dans l'arrivée d'un marchand de fourrures canadien ; un nommé Dupont de Saint-Jean comme ils l'appellent. Seul capable de renflouer la maison. On dit que c'est un ancien employé, autrefois congédié par Rocaille et qui a gagné depuis une fortune en Amérique... Tu trouves pas que c'est drôle la vie ?...

En attendant, soigne-toi bien, dis-moi quand c'est que ton adjutant te laisse partir en permission et crois-moi ta

LULU, toute à toi.

Mon chou, J'ai bien reçu ta lettre. Quinze jours en salle de police, ce que ça a dû être dur !... Je te vois d'ici, toi qui trouvais l'année dernière que les fauteuils du Ciné-Palace étaient rembourrés avec des noyaux de pêche...

Il faut que je te dise tout de suite qu'en ce qui concerne ma nouvelle boîte, le Dupont de Saint-Jean nous a envoyé son fils. Quel type : aussi gosse que Pierre Brasseur, tu sais ce brun de l'écran qui porte toujours des costumes à rayures et les cheveux dans le visage ? Y s'appelle Jonny. Oui, le même nom que le chien de P'tit Louis. Mais tu parles d'un changement dans l'atelier. D'abord toutes les copines sont toquées du Jonny en question. Et s'il n'y avait que les copines ! Mais il y a aussi les clientes qui raffolent des transformations que Jonny a apportées à la présentation des modèles... Je me demande où il va chercher tout ce qu'il invente ! Un jour on se croirait dans une ménagerie, le lendemain au paradis. Je sais pas si c'est une boîte de nuit à Ollivoud (je sais pas si c'est une boîte de nuit à Ollivoud). Le singe, naturellement, est furieux contre Jonny, mais il paraît qu'il ne peut rien contre lui, rapport à une procuration qu'il a de son père...

Ah ! maman va t'envoyer une terrine de lapin ; mais elle dit comme ça que tu rapportes le moule et surtout que tu casses pas le couvercle. Je t'embrasse.

TA LULU, pour la vie.

15 février.

Lâcheur, que j'aime, J'ai manqué le ciné hier soir, rapport à ce que tu devais venir en permission et que je t'ai attendu toute la soirée... Aussi je ne vais pas t'en mettre long, car le Magic ne passe le film d'Henry Garat que jusqu'à ce soir. Aussi je vais aller le voir tout à l'heure. Après ce serait trop aller et comme tu n'es pas là pour m'accompagner j'ai un peu pour dans la rue le soir. Il faut que je t'annonce tout de suite que Liliane, la fille du patron se marie avec Jonny. Ça t'épate, hein ? Et nous donc ! Le plus drôle, c'est qu'au début ils pouvaient pas se voir. Et je t'enguirlande par ci et je te fais des grimaces par là. Et puis, tu vois, l'amour elle fait bien les choses. Les voilà presque maintenant époux et femme ; sans compter que le Jonny a fini par réconcilier son père avec le patron et à sauver la maison de la faillite... Ah ! Fernand... c'est vers l'amour... Quand est-ce que tu seras libéré ?...

Et tu sais, j'ai eu de l'augmentation... Je touche maintenant 0 fr. 95 de l'heure... Alors j'ai vite acheté un petit serin avec une cage grande comme ça... Tu vois, je pense à monter notre ménage, moi... Mais oublie cette méchanceté, mon grand Nan, et embrasse vite ta

LULU,

aussi fort qu'un soir, sur un banc aux Buttes-Chaumont, tu te rappelles, quand un grand maronnier nous avait fait un manteau tout blanc de ses fleurs...

P. C. C. JEAN VALDOIS.

Liliane et Jonny avaient commencé par s'entendre comme chien et chat...

...Toutes les copies de l'atelier sont toquées de Jonny.

Un costume de plage qui fera fureur cet été.

Gardez votre visage jeune...
Conservez un contour net...
Empêchez votre corps de vieillir...
ces avantages vous sont assurés par les
traitements Scientifiques et les Prépara-
tions « Orestorin » du

Dr ORESTE SINANIDE
(DE LONDRES)

Spécialiste pour le Rajeunissement, Anc. Méd.
Chef d'Electrothérapie de l'Hôpital Militaire
Horton, Ancien Méd. Chef de la Clinique de
Physiothérapie d'Epsom

La présentation de votre carte de visite,
avec cette annonce, vous donne droit à
une démonstration gratuite. Veuillez
fixer un rendez-vous.

LONDON, 53, Sloane Street
(Tél. Sloane 7308)

Paris, 100, avenue des Champs-Élysées
(Tél. Elysées 33-00)
CANNES, Hôtel Miramar.

BRILLANT
BUHLER
FAIT TOUT BRILLER

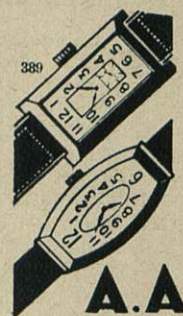


Communions

OFFREZ UNE MONTRE DE BESANÇON
Les Fabriques A. ANGUENOT
vous enverront leur catalogue
général Horlogerie - Bijouterie
(2.000 modèles à tous prix)

GRATUITEMENT

Vous choisirez, aussi
bien que dans un ma-
gasin, le modèle à votre
goût; vous le paierez
30% moins cher et son
entretien vous sera
garanti gratuitement
pendant 5 ans. Deman-
dez-le aujourd'hui à



A. ANGUENOT
Anciens Etablissements BENOIT

37, Av. Denfert-Rochereau - BESANÇON

DES BOUCLES PARFAITES EN PEU
DE MINUTES AVEC LES ÉPINGLES



Toujours et partout
les meilleures

LES PLUS RAPIDES — 10 minutes seule-
ment pour la mise en plus par pres-
sion electro-magnétique.

LES PLUS SÛRES — Ne peuvent en au-
cune façon couper, casser, brûler ou
décolorer les cheveux.

LES PLUS PRATIQUES — Légères et
faciles à employer sans aucune gêne
— pas de caoutchouc périssable.

Les seules garanties

Durée illimitée. Entière satisfaction sinon
remboursement immédiat.

WEST ELECTRIC (Dép. 66), 28, r. de la Pépinière, Paris

ÉPINGLES

WEST ELECTRIC

pour

onduler et boucler

cheveux longs, courts et mi-longs

6 fr. 50 la carte de 4

SE FIER DES CONTREFAÇONS

au café
chez soi

"PIKINA"

L'Apéritif des Gourmets

On ne le boit pas.
On le savoure...

LA MÉTHODE
THO-RADIA
FORMULES DU DOCTEUR Alfred CURIE

est définitivement adoptée par des centaines de
milliers de femmes qui en sont devenues les fer-
ventes adeptes et les propagandistes enthousiastes.

Ce merveilleux succès
des produits Tho-Radia
est dû aux principes
actifs qui leur sont incor-
porés et grâce auxquels
la méthode Tho-Radia ne
se borne pas à dissimu-
ler les imperfections du
visage, mais les sup-
prime radicalement.

CRÈME

A BASE DE RADIUM ET
THORIUM

Le pot : 15 fr. - Le tube : 10 fr.

POUDRE

THORIUM, RADIUM, TITANE
Sept coloris. La boîte : 12 50

SAVON

THORIUM, BAUME DU PÉROU
Le pain de 100 gram. : 3 fr.

CHEZ LES PHARMACIENS EXCLUSIVEMENT

MENTOR-PUBLICITÉ

Pour votre
commodité,
THO-RADIA
lance

LE TUBE DE CRÈME
POUR LE SAC... PRIX

Fr.

LA BOÎTE DE POUDRE
POUR LE SAC... PRIX

Fr.

Grand CONCOURS des "ŒUFS DE PAQUES"

BULLETIN DE RÉPONSE OBLIGATOIRE

L'œuf n° 1 renferme L'œuf n° 7 renferme
— n° 2 — — n° 8 —
— n° 3 — — n° 9 —
— n° 4 — — n° 10 —
— n° 5 — — n° 11 —
— n° 6 — — n° 12 —

Question subsidiaire: La vedette en herbe qui aura été le plus souvent reconnue par nos
lecteurs est : N°

NOM
PRÉNOMS
ADRESSE

A détacher et à adresser à Ciné-Magazine, 9, rue Lincoln, avant le 10 mai 1935.

ABONNEZ-VOUS
EN REMPLISSANT LE
BULLETIN CI-CONTRE

Je déclare souscrire un abonnement à

"CINÉ-MAGAZINE"

DE UN AN (1) — SIX MOIS (2) — TROIS MOIS (3)

Nom et prénoms de l'expéditeur :

Rue :

Localité :

Département :

A détacher et à adresser à CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, Paris (8^e). C. C. Post. : 1767-9.
(1) 45 francs. — (2) 24 francs. — (3) 12 fr. 50.

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS
Tous nos abonnements partent
du 1^{er} et du 15 de chaque
mois.

FRANCE ET COLONIES: Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.
ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr.
— (pays n'ayant pas adhéré) Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.
Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95
Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Elysées 75-19

Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.

Nos lecteurs trouveront dans notre
numéro de jeudi prochain nos rubri-
ques habituelles, ainsi que la suite de
notre roman et de nos grandes en-
quêtes sur le doublage et la presse
filmée.

Pour la liste des cinémas acceptant
notre billet ci-dessous, voir nos pré-
cédents numéros.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Ce billet est valable du 19 au 25 Avril inclus,
sauf les samedis, dimanches et jours de fête.

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

COURRIER DES LECTEURS

Raymond Torcheux. — Jaque Catelain demeure
41, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, Paris. Son dernier
film est le *Bonheur*, dont il est un des principaux
interprètes, avec Charles Boyer et Gaby Morlay.

André Hannequin. — Vos lettres, bien qu'un peu
trop longues — j'ai si peu de temps à moi —
m'intéressent beaucoup. Seulement, comment vou-
lez-vous que je vous réponde si, vous bornant uni-
quement à me tenir au courant des films que vous
avez vus, vous ne me posez aucune question ?

Jorell. — Si vous avez suivi notre courrier, vous
avez dû certainement y lire déjà maintes réponses
à des questions semblables à la vôtre. Vous désirez
faire du cinéma ? Evitez les agences de figuration
et adressez-vous directement aux studios. Pathé-
Natan, boulevard Gaillien, Joinville ; Gaumont,
12, rue Carducci, studio de Paris, quai du Point-du-
Jour, Billancourt. Croyez-moi, avant de vous em-
barquer dans cette carrière, réfléchissez bien, et si
vous voulez suivre mes conseils, abandonnez ce
chimérique et aléatoire projet.

Fayras. — Merci pour vos aimables appréciations
sur ma rubrique. Eh oui ! je suis bien du
sexe masculin, puisque j'ai même servi sous les
drapeaux. C'est une preuve irréfutable, car les
femmes-soldats, comme dans *Sidonie Panache*, cela
n'existe que dans les films vaudeville. Voici l'adresse
d'Yvette Lelon, qui tourne actuellement dans *Di-
vine* : 10, place Jean-Baptiste-Clement.

Le chevalier de Lagardère. — Ramon Novarro
était, jusqu'à ces derniers temps, sous contrat à
la Metro Goldwyn. Vous pouvez lui écrire aux bu-
reaux de cette société, à Culver City, Cal. U. S. A.
Nils Asther est chez R. K. O., à Hollywood, Cal.
U. S. A. Je ne puis rien vous dire de bien précis,
en réponse à votre deuxième question. Il n'a pas
encore été édité en librairie de roman du Bossu
avec des illustrations du film de René Ski.

Meirotte, de Toulouse. — Vous pouvez écrire à
Alex Nalpas, en adressant votre lettre aux films
Lux, 26, rue de la Bienfaisance, qui fera suivre
votre lettre. Vous avez dû voir, récemment, Fran-
çoise Rosay dans *Pension Mimosas*. Son prochain
film est *Maternité*, réalisé par Jean Choux. Vous
pouvez lui écrire, 195, rue de l'Université. Elle
vous répondra, j'en suis certain, c'est une femme
charmante et fort aimable.

Violette Impériale. — Voici quelques-unes des
adresses demandées : William Haines, studio M. G.
M., Culver City, Cal. U. S. A. ; Richard Dix, aux
bons soins de la S. F. E. C., 63, avenue des
Champs-Élysées (affranchissez à 1 fr. 50, car votre
lettre est destinée à l'étranger) ; Jean Servais,
38, avenue Junot ; Danièle Parola, 24, rue Ray-

Ce numéro a été conçu et réalisé par MAR-
CEL CARNÉ. — Montages photographiques
de Robert PONTABRY.

nouart, Paris ; Carlos Gardel, aux bons soins des
films Paramount, 12, rue Meyerbeer, Paris. Vous
aurez les autres la semaine prochaine. Ne soyez pas
si exigeante.

Yvette. — Meg Lemonnier est actuellement en
voyage. Elle a longtemps séjourné en Angleterre.
Elle doit bientôt retourner. Elle sera une des deux
Sœurs Hortensia, qui doit prochainement réaliser
Paramount. Après quoi, elle sera la principale inter-

prète de *Phryné*, d'après un scénario de Jaubert
de Bénac. Vous avez gagné votre pari. Elle n'a pas
plus de vingt-sept ans.

Elaine et Marion. — Lucienne Legrand semble
avoir abandonné le cinéma. Quant à Donatien, il se
tient actuellement éloigné du studio, où il reviendra
très probablement d'ici peu. Vous avez dû être sa-
tisfaite, depuis quelques numéros, nous avons chan-
gé notre bon à prix réduit de place. Maintenant, vos
couvertures pourront demeurer intactes. Pierre Fres-
nay et Yvonne Printemps sont de retour d'Holly-
wood.

LE FAKIR TAHRA-BEY

qui vient d'être proclamé, au Club du Faubourg, l'homme le plus puissant d'Europe

Vous fait une Offre gratuite :



D^r TAHRA-BEY (Section 49), Avenue Victor-Emmanuel-III, N° 7 — PARIS (8^e)

Ce que sont ses consultations par correspondance :

Dans toutes les grandes villes du monde, le public a conservé un souvenir impérissable du Fakir TAHRA-BEY.

S'il réussit publiquement sur lui-même des expériences qui tiennent du miracle, il peut aussi mettre à votre disposition ses remarquables facultés de divination et de double vue.

Pour élucider toute question, il se sert de son remarquable médium qui, dans un état d'hypnose et de clairvoyance surnaturelle, lui dicte les réponses désirées.

Si vous avez une question qui vous préoccupe, si vos espoirs ne se sont pas réalisés, n'hésitez pas, écrivez aujourd'hui même au Fakir TAHRA-BEY pour lui demander une consultation. Dépêchez-vous, car la malchance n'attend pas. TAHRA-BEY ne fait pas d'horoscopes, il préfère répondre aux questions précises qui lui sont posées, en indiquant chaque fois les événements à prévoir et les conseils pour en tirer parti, il précise les circonstances favorables pour les affaires de cœur, d'argent et de hasard.

Le Gérant : COLEY.

Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial — Paris, Procédé HÉLIOS ARCHEREAU

CINÉ MAGAZINE

32 pages

2 FRS

18 AVRIL 1935

• PAQUES •

15^e ANNÉE - N° 16

dans ce numéro :

200 PHOTOS

une collaboration étincelante

signée :

JACQUES FEYDER

GARY COOPER

SHIRLEY TEMPLE

CLAUDE DAUPHIN

CARLO RIM

LÉON MATHOT

etc... etc...

et un grand

CONCOURS

premier prix

5.000 francs

en espèces

Un aspect imprévu d'« HENRY GARAT » dans « Les Dieux s'amuse », un film de haute fantaisie qu'il interprète en compagnie de JEANNE BOITEL et d'une pléiade de vedettes françaises. (Prod. U. F. A. Edit. A. C. E.)